

DÉTECTIVE

F

COUP DE SONDE DANS L'AFFAIRE PRINCE

Le baron de Lussats et
Paul Venture quittent la
Sûreté Générale après
leur arrestation.

Lire, pages 3, 4, 5 et 6,
notre reportage sensationnel



Antichambres de ministres

L'AUDITION du commissaire Bayard à la Commission d'enquête sur l'affaire Stavisky, dite « des voleurs », constitue un précieux document sur les mœurs contemporaines. Ayant à s'expliquer sur les relations d'Alexandre avec la Sûreté, M. Bayard rappela que l'escroc avait été utilisé comme indicateur et que c'était, hélas ! une des tristes nécessités de la fonction.

Le passage le plus savoureux de ce témoignage est ainsi rapporté dans le procès-verbal analytique, que nous transcrivons fidèlement, tant la matière en est précieuse. Il a trait à la sortie de Stavisky du cabinet de M. Julien, contrôleur général, en compagnie d'Albert Dubarry, le directeur de la Volonté, qui émargea aux fonds secrets de tous les ministres successivement, sans distinction de couleur politique.

D. — Quelle impression avez-vous éprouvée lorsque vous avez vu Stavisky sortir souriant, en compagnie de Dubarry, du cabinet de M. Julien ?

R. — Qu'il avait obtenu satisfaction.



Patronné par Dubarry, Stavisky fut reçu un jour par M. Julien.

D. — Vous rencontrez un indicateur sortant de chez votre directeur avec un directeur de journal. Cela a dû vous causer une impression. Laquelle ?

R. — Quantité d'indicateurs viennent voir les ministres et les hauts fonctionnaires de la Sûreté Générale. Dans les antichambres, il y en a tous les jours...

Arrêtons-nous sur ces mots. Ils sont frappants ; ils marquent d'un trait inoubliable le contour d'une époque. Et, disons-le tout net : ce n'est pas contre les policiers que nous nous indignons, mais contre les hommes politiques.

Pas d'hypocrisie, n'est-ce pas ?

La nécessité des indicateurs est une plaie sociale, mais il est des tares que, dans certaines civilisations, l'on est obligé de supporter, parce qu'elles constituent un moindre mal. Il est des renseignements qui sont indispensables à l'œuvre de la répression et que seuls pourront apporter ces êtres immondes, mangeant aux deux râteliers...

Ce n'est pas avec les douairières du Faubourg Saint-Germain que seront instruites les enquêtes criminelles ; ce n'est pas avec ces messieurs de la « Carrière » que les pistes seront suivies dans les mystérieux dédales où se glisse la faune du « Milieu ». Alors, il faut choisir : et le choix est tout fait ; en France, comme partout ailleurs.

Est-ce à dire que la collaboration inévitable des indicateurs ne doit s'entourer d'aucun contrôle, d'aucune méfiance ? Evidemment pas... L'appât d'un gain, l'assouvissement d'une vengeance sont parfois les sentiments qui poussent l'indicateur à dénoncer ; sa parole est suspecte, elle doit être passée au crible.

Par conséquent, répétons-le, pas d'indignation feinte. Constatons une triste nécessité sociale et... passons.

Mais les ministres, mais les chefs du pouvoir exécutif ! Ils ne sont pas chargés, eux, de filer les malfaiteurs, de dénouer les pistes incertaines, de suivre dans l'ombre les assassins, les recéleurs, les innombrables complices.

Qu'un Stavisky déjeune, dîne, bamboche avec des ministres, qu'il offre sa loge aux maîtres du pouvoir, voilà le scandale, et le scandale sans excuse.

Il n'est plus, ici, de raisons, à la fois attristantes et valables, pour expliquer cette camaraderie, cette intimité qui a permis au prince des escrocs



L'escroc polonais Danowski vola vingt millions à l'épargne.

Le scandale Danowski

Un nouveau scandale, très proche de celui de Stavisky, a été révélé à la Commission d'enquête, jeudi dernier : il concerne un escroc polonais, Danowski qui fonda en 1930 la « Banque Commerciale de France ».

Ce Danowski avait été condamné en 1925 à 6 mois de prison pour escroquerie et un arrêté d'expulsion avait été pris contre lui.

Détail pittoresque : lorsqu'il fonda l'établissement au titre ronflant qui devait lui permettre, en quelques mois, de rafler à de petits épargnants vingt millions, Danowski prit comme président du Conseil d'administration un facteur, dont l'humble condition sociale n'était relevée que par un état-civil favorable à toutes les confusions d'homonymie. Le facteur s'appelait Pierre Laval.

Aussi, les notices, les prospectus de la banque publièrent, en gros caractères, le nom du président du Conseil d'administration qui pouvait être confondu avec l'ancien... président du Conseil !

Ce fut un des trucs du Polonais.

Il faut tirer au clair...

Il faudra tirer au clair, et jusqu'au bout, l'histoire Danowski : toutes proportions gardées (il ne s'agit que d'un « trou » de 20 millions), elle est aussi « belle », c'est-à-dire aussi immonde, que celle d'Alexandre.

Il faudra qu'on recherche par quelles influences fut suspendu l'arrêt d'expulsion qui, s'il avait été régulièrement exécuté, aurait empêché, quatre ans plus tard, le pillage de l'épargne.

Il faudra faire la lumière sur les complicités qui jouèrent et qui permirent à Danowski, le jour où M. Raymond, juge d'instruction, avait lancé contre lui un mandat d'arrêt, de s'éloigner de Paris et de franchir la frontière.

Une fois de plus, la justice fut bernée : et la seule consolation fut une condamnation par défaut à 5 ans de prison.

Mais Danowski est en fuite et il a garé les millions.

d'acheter les plus hautes complicités... C'est la honte, seule, qui se dégage de ces relations, obtenues à coups de chèques massifs et grâce à quoi fut escroquée l'épargne française.

Voilà pourquoi le témoignage du commissaire Bayard, dans sa netteté, a la valeur d'un enseignement.



Un singulier conseil juridique

Ce Danowski, qui était en relations suivies avec Stavisky et qui fit vendre une partie des titres détournés à ses clients par un banquier véreux, Cachard, qu'on retrouve justement dans plusieurs affaires d'Alexandre (notamment à la « Cie Générale Foncière d'Entreprises et de Travaux publics ») avait aussi des collaborateurs plus reluisants.

Le conseil juridique de sa banque était M. Fachot, l'ancien procureur général de Colmar, devenu depuis conseiller à la Cour de Cassation. Et, aussi énorme que paraisse notre information — strictement authentique, hélas ! — M. Fachot cumulait ses fonctions de conseiller à la Chambre criminelle avec celle de conseil de la « Banque Commerciale de France ».

Par quelle aberration, nous ne voulons pas employer d'autre terme, un haut magistrat a-t-il pu consentir à prêter le concours de son autorité et de sa science à un Danowski ?



Le conseiller à la Cour Fachot seconda le banquier véreux

Les rues secrètes

Dans notre n° 277 du 15 février 1934, l'article de notre collaborateur, le grand écrivain Pierre Mac Orlan, a été illustré, notamment, par le Croissant, emblème sacré de l'Égypte.

Cet article traitait de la prostitution à Alexandrie. Le rapprochement a paru, à raison, fâcheux à nos amis égyptiens.

Nous tenons à leur déclarer formellement que nous aimons trop l'Égypte et ses habitants pour avoir, volontairement, laissé passer une gravure, une ligne qui aurait pu déshonorer ce grand pays ami.

C'est là une malheureuse initiative de notre service artistique. Nous nous en excusons vivement.

Stavisky chez les gangsters

Sous ce titre, dans notre numéro du 1^{er} mars dernier, *Détective* a publié un certain nombre de photographies illustrant la vie de l'escroc sur la Côte d'Argent, dans les boîtes de nuit, les dancings et les restaurants élégants de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz. Certains de nos lecteurs se sont alarmés de se reconnaître sur ces photos, et nous écrivirent qu'ils n'ont jamais été invités par lui.

Qu'ils se rassurent ! Il n'a jamais été dans notre esprit, pour l'illustration de cette page, de ne publier que des portraits de « commensaux d'Alexandre » ; nous avons voulu seulement indiquer les lieux qu'il fréquentait, et où il retrouvait parfois des protégés ou des complices.

Un phénomène de clairvoyance

Il nous a été donné, la semaine dernière, d'assister à une bien curieuse expérience.

Nous avons reçu la visite d'un jeune Hindou, qui a décliné son nom : M. Hamid, et son adresse : 15, rue de Bassano, et nous a proposé de nous donner un exemple de son extraordinaire don de clairvoyance.

Deux d'entre nous écrivirent une lettre, au quelconque, hors sa présence, sur des carrés de papier qui furent pliés en huit.

L'opérateur les fit mettre sur une table, puis regarda les carrés de papier que nous n'avions pas quittés des yeux.

Et, mot à mot, il dicta les demandes écrites (six exactement). C'est un phénomène de clairvoyance qui est rare, mais connu.

Le crime dans l'histoire et la vie

Les maffias, les crimes politiques ne sont pas une nouveauté. Eux aussi, ils sont passionnels.

Les Editions Emile-Paul frères ont pensé qu'une collection : *Le Crime dans l'Histoire et la Vie* s'imposait, non seulement parce qu'elle passionnera le public par des aventures prodigieuses et réelles, mais parce qu'elle lui sera un enseignement précieux. Lisez, ce mois-ci, admirablement présentés :

La Fin des Borgia, prodigieuse évocation de luxure et d'ambitions forcées, par PHILIPPE ERLANGER ;

Le Secret de Barataud, qui en dit long sur notre temps, par ANDRÉ SALMON, bien renseigné ;

Et lisez *L'Assassinat du marquis de Morès*, où PIERRE FRONDAIE évoque magnifiquement les scandales de Panama et pose la question des crimes d'Etat. (Chaque volume, 3 fr. 75.)

Un geste de Lindbergh

« L'Aigle Solitaire » a célébré, d'une façon émouvante, le deuxième anniversaire tragique de la dispari-



Lindbergh transforma Hope-well en un foyer pour enfants.

tion de son enfant. Il a pris congé pour toujours de la demeure d'Hope-well où le crime fut commis, mais non sans avoir voulu y perpétuer la mémoire de la petite victime.

Bientôt, les murs de Hopewell retentiront de voix et de rires enfantins, et s'empliront de cette joie de vivre qui l'avait quitté depuis deux ans.

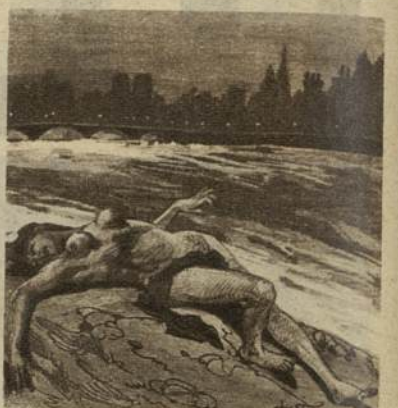
En effet, Lindbergh a manifesté le désir de voir son nid familial transformé en un foyer pour enfants pauvres, sans distinction de race, de couleur ou de religion.

VOILA CENT ANS

Le meurtre imprévu

C'est au début d'avril 1834 que se termina de façon extraordinaire une série de mystérieux assassinats qui, depuis de longs mois, jetaient l'épouvante en Angleterre.

En novembre 1832, on découvrit un matin, sur une berge de la Tamise, le cadavre complètement nu



Le cadavre nu d'une jeune femme gisait sur la rive tragique.

d'un homme d'une quarantaine d'années. La tête du malheureux avait été broyée à coups de marteau, mais on retrouvait, dans les débris de la cervelle, des débris de tissus, des fils, comme si, au moment de son écrasement, la tête avait été recouverte d'un bonnet ou d'un linge de grosse toile... Le mort fut identifié quelques jours plus tard : c'était un commerçant de Saint-Malo (France), en voyage d'affaires, qui avait débarqué en Angleterre cinq ou six heures avant d'être assassiné. Le vol de ses vêtements, de ses bijoux et de son argent semblait être le mobile du crime.

Le 8 juin suivant, on retrouva sur la même berge, au même endroit, le cadavre d'un riche négociant américain qui avait été tué, lui aussi, à coups de marteau... Le 2 septembre 1833, ce fut le corps entièrement dévêtu d'une femme qui fut découvert sur la rive tragique. L'infortunée était l'épouse d'un gros industriel anversois.

Au début d'avril 1834, on retrouve, au bord de la Tamise, un quatrième cadavre. Quelle ne fut pas la stupeur des enquêteurs de reconnaître le père Scheffer, un des plus vieux hôteliers du port de Londres. L'arrivée du corps pantelant de la victime, transportée à son domicile par les agents, provoqua chez le fils Scheffer des tremblements si caractéristiques que les policiers n'hésitèrent pas à l'arrêter sur-le-champ. Dans une chambre de l'hôtel, on découvrit la presque totalité des effets et des bijoux dérobés aux trois étrangers.

Conduit au bureau de la police pour fournir des explications sur l'origine de ces objets et sur la mort de son père, le fils Scheffer avoua sans difficultés.

— C'est mon père et moi, confessa-t-il, qui avons assassiné les trois riches étrangers descendus dans notre établissement. Hier, nous complotâmes d'en égorger un autre. Comme cela s'était passé chaque fois, mon père monta au premier étage où le voyageur était couché tandis que j'attendais dans la cour pour recevoir le corps... J'entendis bientôt, au premier étage, un piétinement, une lutte, puis un cri, puis la chute d'un corps, puis plus rien...

« C'est fini, pensais-je, et je jetai une pierre contre le volet pour signifier que j'étais prêt. Le signal est compris. La fenêtre s'ouvre et, comme les autres fois, je reçois un corps ficelé dans un drap, qui se débat faiblement. Pour éviter d'éclabousser la chambre de sang, c'était moi qui, en bas de la fenêtre, achevais les voyageurs, à travers le drap, à coups de marteau. Ce matin, donc, j'accomplis encore une fois ma terrible besogne et, à la faveur de la nuit, j'allai jeter le cadavre au bord du fleuve... En le retirant du drap, horreur ! je reconnus mon père ! »

Le mois d'après, on pendit John Scheffer à la prison de Newgate.

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MARIANNE PUBLIE CETTE SEMAINE
Deux mauvais garçons
 « Le Baron », par Henri DANJOU. — Venture, par Carlo RIM
La vraie mafia
 enquête par Jeanine BOUISSONNOUSE

TOUS LES MERCREDIS
 16 pages illustrées 75c

Abonnements (France et Colonies)
 Un an 32 fr.
 Six mois 18 fr.

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION
 PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE
 TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71
 ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
 COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

REDACTION
 DIRECTEUR
 MARIUS LARIQUE

ABONNEMENTS
 PARIS (VI^e)
 FRANCE ET COLONIES 65.
 ÉTRANGER (TARIF A) 85.
 ÉTRANGER (TARIF B) 100.

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective".

DÉTECTIVE

TRENTE-SEPT jours après la mort du conseiller Prince, la police offre enfin à l'opinion exaspérée une première charrette de suspects. Quand nous disons : « Une première charrette de suspects », au lieu de « une partie des coupables », nous reflétons le sentiment profond des policiers eux-mêmes, nous osons même dire ce qu'ils avouent discrètement. Avant d'examiner quels sont ces inculpés et pourquoi ils le sont, il faut établir le bilan de cette période de trente-sept jours désormais fixée et close, la période qui s'écoule entre le crime et le premier résultat matériel de l'enquête.

Que l'on veuille bien se reporter aux précédents, à l'histoire des crimes et des méthodes policières. Depuis que la justice sur la terre a été érigée en organisation sociale, les principes n'ont pas changé. Quand un crime est commis, ceux qui sont chargés de le venger au nom de la société ne peuvent employer que trois méthodes d'investigation :

1° Les constatations matérielles observées sur les lieux mêmes du forfait ;

2° L'enquête qu'on peut appeler psychologique faite dans l'entourage de la victime, et dominée par le fameux adage : « L'assassin est celui à qui le crime profite » ;

3° La dénonciation.

On ne peut sortir de là. Et pourtant, cette fois, on en est sorti. Dans l'affaire Prince, les constatations matérielles ont été abracadabrantes, l'investigation psychologique a été, pour des raisons diverses, contrariée, et il n'y a pas eu de dénonciation formelle. Pour une fois, la police a pris une grave mesure sur une impression. A quoi les policiers répondront qu'une affaire exceptionnelle réclamait des mesures exceptionnelles, qu'on leur a pratiquement forcé la main.

L'enquête sur l'assassinat du conseiller Prince se caractérise par ce fait précisément qu'il n'y a pas eu d'enquête. Toute recherche sérieuse doit être confiée à un groupe donné de magistrats et de policiers étroitement unis et qui, travaillant dans le calme, en petit nombre, peuvent faire éclater la vérité de la masse des documents. Il n'en a pas été question cette fois et il ne faut en accuser ni la bonne volonté officielle, ni le sentiment du devoir de la majorité des policiers. Malheureusement, l'affaire Prince s'est trouvée d'un seul coup mêlée à l'affaire Stavisky, et elle s'y est noyée. Plus de calme possible, plus de sérénité, plus de libre arbitre. Depuis le premier janvier 1934, la séparation du pouvoir n'est plus qu'un vain mot. Une magistrature et une police affolées, décimées par des défaillances individuelles graves, ayant perdu vis-à-vis de la nation et aussi vis-à-vis d'elles-mêmes leur arme et leur puissance séculaires : la confiance par l'intégrité et l'impartialité, sont obligées de se soumettre aux directives du gouvernement de salut public. Ce n'est point que ce gouvernement ne cherche pas actuellement à faire toute la vérité. Le garde des Sceaux paraît disposé à ne pas hésiter, s'il le faut, aux sacrifices moraux les plus pénibles pour calmer l'opinion, même si l'élite des grands services administratifs et judiciaires doit être frappée.

Mais ce n'est pas dans cette confusion qu'on peut faire de la bonne police. Dans notre journal, miroir fidèle des événements, nous nous sommes efforcés chaque semaine de recueillir et de rassembler tous les éléments, jusqu'aux plus infimes, rassemblés par les enquêteurs. Nous avons essayé d'y apporter notre contribution personnelle. Avec impartialité, nous avons fait une place égale à toutes les hypothèses. Même celles qui nous paraissent le moins légitimes, celle du suicide, par exemple. Et ce n'est pas notre faute si cela paraissait décousu et sans consistance. On peut dire que, le trente-sixième jour, l'enquête, l'enquête logique, n'avait pas fait un pas. Le trente-septième jour, sans aucun élément nouveau

intervenir, on arrêtait trois personnes. Que s'était-il passé ?

Je soupçonne le public de n'avoir jamais très bien compris le principe même de cette étonnante aventure. Un homme est trouvé mort sur une voie ferrée. Au moment où on découvre son identité, c'est la première fois que le grand public voit ce nom écrit. Jusqu'ici, il n'a jamais été mêlé à l'affaire en cours, l'affaire Stavisky. C'est simplement un magistrat et il est déjà arrivé que des magistrats, des hommes publics, aient été assassinés dans les trains sans qu'on fasse le moindre rapprochement avec leur activité professionnelle. Il eût suffi de rien, d'une nuance, pour que l'assassinat du conseiller Prince, considéré comme un crime banal, ne reste à l'actualité que quelques jours, et soit bientôt oublié. Officiellement, on ne s'alerta en haut lieu que parce que le conseiller Prince devait, deux jours plus tard, déposer devant son chef hiérarchique, le président Lescouvé, au sujet des premières affaires Stavisky de 1926. Rien d'autre. Ajoutons qu'en somme l'hypothèse qui s'est heurtée aux moindres difficultés est celle du suicide. Dans le personnel subalterne de la police qui, loin des considérations sentimentales, ne s'attache qu'aux faits, c'est encore cette idée qui prévaut. Un grand quotidien du matin s'est avisé de faire refaire l'enquête par un ancien chef de la Sûreté. Un quotidien du soir a dépêché, lui, à Dijon, des Sherlock Holmes célèbres de Scotland Yard. Froidement, impartialement, ces professionnels ont conclu au suicide. Ainsi donc, c'est sur un prétexte fragile que l'on a mêlé l'affaire Prince à l'affaire Stavisky, et c'est contre toute logique qu'on a écarté la thèse du suicide.

Et, pourtant, nous sentons nous-mêmes, comme tout le monde le sent en France, que ceux qui ont fait cela ont eu raison. C'est par intuition que nous disons avec le public : Prince a été assassiné. Il l'a été à cause de Stavisky.

Mais, en même temps, l'impression générale est que, dans les sphères gouvernementales, on n'a pas marché simplement sur cette intuition, et qu'en haut lieu on avait des raisons plus graves, encore que secrètes, de croire à l'assassinat et à la corrélation des deux affaires.

A partir de ce moment-là, il ne pouvait plus y avoir d'enquête logique. On demandait aux policiers l'impossible, c'est-à-dire de retrouver les coupables sans leur donner les éléments susceptibles d'aider à les retrouver. Mieux. On a semblé avoir peur que le zèle et l'habileté des commissaires ne les mettent sur des voies défendues. Et c'est ainsi qu'on a assisté à ce morcellement de l'enquête, à ce désordre au milieu duquel le miracle seul pouvait mettre un peu de lumière. Le Parquet de Dijon, la Brigade mobile de cette région, la Sûreté Générale, les agents de la section financière travaillaient sans accord et, parfois, les uns contre les autres. On a refusé systématiquement d'interroger de hauts magistrats qui pouvaient posséder une partie du secret et qui, d'ailleurs, ne demandaient qu'à être interrogés. On avait interdit aux enquêteurs de poursuivre, selon l'usage, des investigations sur la vie privée de la victime. Le mot d'ordre semblait être :

« Ne touchez pas à ça. Ne regardez pas de ce côté-là. Mais, pour le ciel, trouvez-nous les assassins ! »

Etrange situation que celle-là, devant laquelle se trouvaient les malheureux policiers. Les plus consciencieux s'y seraient écorchés et il faut bien le dire, une certaine lassitude se manifestait dans les services de la Sûreté.

Il y a un mois, ceux qui voulaient venger Prince, sans abandonner aucun gage, reçurent une recrue inattendue. L'inspecteur Bonny, qui venait d'avoir quelques semaines d'un repos forcé, et qui les avait bien employées, vint offrir, en coup de tonnerre,

Ce furent M. le Juge d'instruction Rabut (ci-dessous, à gauche) et M. le Procureur de la République Barra (ci-dessous) qui décidèrent de signer des mandats d'arrêt contre les trois aventuriers...

COUP DE SONDE



...que l'inspecteur Bonny (à gauche) leur avait désignés comme suspects et dont l'interrogatoire dans les locaux de la Sûreté (ci-dessus) avait été dirigé par le commissaire Bellin (ci-contre, à droite)



Fils de Napoléon, don Juan des Bars, Spirito est le type du nervi marseillais.

au ministre de l'Intérieur, la livraison des talons de chèques Stavisky; il réussit. Alors, on crut qu'il pouvait tout : on lui demanda d'arrêter, tout seul et à bref délai, les assassins de Dijon. On lui donna plein pouvoir avec allégresse, et on assista désormais à ce spectacle étonnant : à Dijon, les magistrats provinciaux, aigris et butés, tentaient de reconstituer une enquête logique, en recueillant des dépositions de détail tardives ou fantaisistes et en sortant chaque jour des figures funambulesques : de l'homme au pardessus mastic, de l'homme à la barbe, ou de l'ouvrier qui travaille dans sa vigne à neuf heures du soir. A Paris, les équipes de la Sûreté, sentant bien que, d'une part, elles étaient devant un mur et que, d'autre part, leur collègue Bonny, travaillant seul, avait à la fois une avance appréciable et la cote d'amour, faisaient leur devoir, sans plus. Bonny, lui, renouvelait ses promesses... et semblait attendre.

Et, en effet, il ne faisait qu'attendre. Je le répète, sur cette affaire trop complexe, dont tous les éléments étaient brouillés dès le début, il n'y a pas eu d'enquête. L'inspecteur Bonny a fortifié une impression formelle avec des indications vagues. C'est peut-être dangereux. C'est, en tout cas, d'un beau caractère et, s'il a réussi, on devra dire qu'il s'agit là d'une intuition de grand policier.

Depuis trois semaines, il ne cachait pas qu'il tenait en suspicion trois hommes sur la piste desquels il avait été mis, par une obscure dénonciation, et aussi par cette impression qu'il avait qu'un coup aussi audacieux n'avait pu être accompli que par des gens de leur trempe.

Il ne dissimulait pas non plus que le seul fait d'avoir trois noms ne lui suffisait pas, qu'il ne pouvait les arrêter sur des présomptions aussi fragiles. Il attendait. Il attendait leur faute, leur maladresse ou un complément de dénonciation pour les lui livrer.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que, personnellement, nous avions une indication qui concordait avec la sienne. Le 22 mars, nous disions textuellement ceci, et nous nous excusons de citer le passage :

« Dans le milieu, où tout le monde se connaît, nul ne peut quitter Paris sans qu'on sache où il est allé ni à quelle opération lucrative il se livre en province et à l'étranger. Or, depuis la veille de l'assassinat, trois hommes réputés parmi les plus redoutables, de ceux que l'on sait capables de tout, ont disparu sans raison. »

Ainsi donc, il y avait quelque chose dans l'air.

Mais l'inspecteur Bonny, pour avoir promis trop tôt, avait trop joué avec les nerfs de l'opinion. On commença à lui reprocher ses hésitations. Bientôt, on l'accusa formellement de s'être joué de tout le monde. Les journalistes, audacieux jusqu'à l'imprudence, partirent carrément sur les pistes dont on devinait qu'elles étaient celles de l'inspecteur Bonny. Mis en demeure par l'opinion de tenir ses promesses, le policier dut abattre son jeu plus tôt sans doute qu'il ne l'aurait voulu. Il n'en est pas plus satisfait pour ça, car, il l'avoue lui-même, il a accroché le bout du fil pour que tout ne lui

échappât pas mais avec la quasi-certitude qu'il n'a pas de bons atouts.

Il fait arrêter Gaston de Lussats, Paul Carbone et Spirito.

Je connais très bien les deux premiers. Ce qu'il y a d'amusant et de pittoresque dans notre cas, c'est que nous n'imaginions pas que les hommes du milieu, disparus sans raison, et dont nous ne pouvions croire, selon nos indications recoupées, qu'ils étaient ceux sur la piste desquels se trouvait l'inspecteur Bonny, que ces hommes-là, dis-je, portaient ces noms qui nous étaient familiers. La veille de son arrestation encore, j'avais rencontré de Lussats; nous avions bavardé sur l'affaire d'actualité; il avait discuté gravement, avec moi, sur la fameuse piste des trois hommes. J'avoue que la nouvelle de son inculpation m'a plongé dans la stupeur.

Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de leur rôle. Mais, puisqu'ils sont des vedettes de l'actualité, présentons-les, colorés, truculents, primaires et symboliques.

■ ■ ■

Gaëtan Lherbon, baron de Lussats, dont le père est marquis et dont le frère est comte, est le type de l'enfant perdu et qui possède en lui ce ressort suprême qui est l'instinct de l'aventurier. Il appartient à une vieille famille monégasque dont les derniers représentants, à part lui, sa mère et son frère, sont encore restés honorables et respectés. Il n'a pas treize ans que son père le chasse, qu'il commence à errer par les grandes routes. Mais n'est pas chemineau qui veut. Il lui faut une autre insouciance et une autre pureté. C'est le chemineau averse et inquiet des trottoirs de Paris qu'il va devenir.

Il n'a pas seize ans qu'il est déjà, à Montmartre, l'apprenti souteneur qui écoute, avec respect, les conseils des anciens du milieu. Il fait ses premières armes, il gagne ses premières estafades et ses premiers galons en se battant au couteau derrière la Butte, dans cette rue des Saules où se concentraient, à minuit, en batailles rangées, les bandes rivales. Et les bons gros gardiens du père Lépine s'éloignent de ces parages, les mains derrière le dos, en grommelant dans leurs grosses moustaches : « Laissez-les s'expliquer ». Il faut entendre le baron raconter, de sa voix cassante, la bouche tordue par un rictus sarcastique, les bonnes histoires du temps légendaire !

— En ce temps-là, il y avait encore, dans le milieu, une sorte de romantisme. On était moins féroce et plus loyal que maintenant. Les règlements de compte se faisaient au couteau et au rasoir, et on y prenait moins souvent la mort que de glorieuses cicatrices. Avec les pistolets automatiques à balles blindées dont on se sert maintenant, on tue un homme à chaque coup. Autrefois, nous avions tous ce que nous appelions des pêtards à vapeur, des petits revolvers à barillet et à balles de plomb rondes qui ne faisaient pas grand mal. Je me souviens qu'un jour, dans un café de la place Blanche, où nous étions une vingtaine du milieu réunis, la porte s'ouvrit brusquement et apparut sur le seuil un petit gars que nous connaissions bien, tête folle s'il en était une, son petit veston serré à la taille, son chapeau melon marron sur l'oreille. Il tenait un pistolet dans chaque main, se mit à hurler : « C'est moi qui suis Charlot-le-brûleur. Qui ose dire le contraire ? », lâcha ses douze coups dans tous les coins, et s'en alla dignement. Un quart d'heure après, on pouvait voir trois ou quatre garçons assis sur les tables, qui s'extirpaient les balles de plomb dans le bras et des jambes avec des fourchettes et disaient en riant : « Sacré Charlot, tout de même ! »

Et Gaëtan, qu'on n'appelle plus à Montmartre que « le baron » puis, finalement, Gaston Baron, poursuit sans défaillance la rude carrière qu'il a choisie.

En 1907, il prend treize mois de prison. Quand il sort, dégoûté pour longtemps de Montmartre, il part pour Londres. C'est l'époque du premier raid des barbeaux parisiens sur l'Angleterre. Les premiers qui osèrent mettre des filles de la rue Pigalle sur les trottoirs de Piccadilly firent fortune. Mais, dans ce temps-là, existait dans le milieu une hiérarchie qu'il était difficile de briser. Les apprentis ne gagnaient qu'à la longue les grades de compagnon. Les caïds seuls pouvaient avoir plusieurs femmes travaillant pour eux. Baron, trop jeune, devait se contenter des maigres subsides d'une seule fille sans classe. Pour arrondir son budget, il avait imaginé d'extirper des boîtes aux lettres placées dans la rue, à l'aide d'un bâtonnet enduit de poix, les lettres qu'il triait pour garder celles qui

contenaient des valeurs. Il fut pris, naturellement, et fit dix-huit mois de *hard labour*. En 1910, il négligea de se rendre à la convocation qui l'appela au service militaire et fut condamné comme insoumis. Au moment de la guerre, il partit. Le front l'amusa un moment, puisqu'il y gagna la médaille militaire, puis, dégoûté, en 1915, il déserta. On le reprit. Sur quoi, il simula la folie. On l'envoya en observation au Val-de-Grâce et là, pendant deux ans, il dupa les médecins de la façon la plus magistrale. Pour ce jeu, qui consiste à tenir en défaut pendant des mois et des mois des spécialistes sceptiques et leur faire accroire que vraiment on est fou, il faut une maîtrise de soi peu ordinaire. Baron feignait d'avoir une folie douce et dont la seule caractéristique était d'être... grimpeuse. Il parlait, raisonnait, mangeait et dormait le plus tranquillement du monde. Mais, dès qu'on le laissait libre, il se précipitait dans le jardin, grimpeait au faite d'un arbre et refusait obstinément d'en descendre. Chaque soir, il fallait l'intervention du gardien muni d'échelle pour lui faire regagner son lit. Quelles belles heures ce fantaisiste dut passer sur son arbre comme sur une île déserte ! C'était simple, mais les aliénistes y perdirent leur latin et le réformèrent.



Gaëtan de Lussats serait l'aventurier parfait sans son goût pour le romantique.

COUP DE SONDE

La guerre finie, il revint à Montmartre. En 1920, il tenait une maison close en association avec un nommé Fournier. A la suite d'une discussion, ce Fournier le menaça. Gaston l'abattit d'une balle dans la tête, fourra le corps dans une malle et s'en fut en Italie. On le reprit à Milan, on le ramena à Nice. A cette époque-là, on expérimentait le premier wagon cellulaire. Il n'y en avait qu'un ; il était précisément à Nice et, pour l'essayer, on lui fit faire le tour de France par les chemins les plus compliqués, de prison en prison. Gaston était seul dans la petite cage d'acier au départ de Nice. Le wagon était plein quand il arriva enfin à Paris dix-huit mois après. Dix-huit mois dans un box de wagon cellulaire où on peut à peine se mettre debout, où on ne peut pas se coucher. C'est une performance qui doit constituer un record du monde.

Les avocats de de Lussats plaidèrent à la fois sa légitime défense et la folie, et, cette fois encore, il s'en tira. Désormais, il avait compris. Il se hasarda de moins en moins aux coups durs dont on rapporte peu de profit pour beaucoup de risques. Il ne se

Les indications qui ont donné de Lussats, Carbone et Spirito comme les auteurs ou les instigateurs du drame du kilomètre 311.850 ont provoqué un violent coup de sonde dans le milieu.



« mouilla » plus. Devenu caïd, respecté de tous à Montmartre, il se contenta, en suivant rigoureusement les principes du milieu, à tirer de l'argent des femmes et du jeu, au jour le jour. Il aimait à dire : — Il me faut mille francs tous les matins ; tous les matins, je les trouve.

Il commence à se faire des amitiés en dehors de Montmartre. Courageux, régulier, il est l'homme de main rêvé pour une campagne électorale ; et il ne manque pas d'embauche. En même temps, il renoue avec le Midi, avec son Monaco, avec ses parents. Désormais, il partage son temps entre Paris et la Côte. Il établit, de Paris à la Méditerranée, le réseau régulier de tous les commerces illicites et lucratifs. Sur la Riviera française, finissent par devenir familiers sa silhouette de flâneur aux rentes inavouables, son élégance facile, sa parole sèche, son port hautain, son goût des pokers clandestins qui se jouent dans les salons discrets d'hôtels ou à certaines tables de brasseries niçoises. Sa légende, là-bas, s'enflait. On disait qu'à Paris il dirigeait les tripots, qu'il était allé faire le bootlegger aux Etats-Unis et qu'il en était revenu les poches bourrées de dollars.

Une seule faille. Une seule faiblesse dans cette organisation parfaite d'aventurier. Baron est sadique. Il a un goût maladif pour le romanesque, pour les histoires compliquées. Il est votre homme pour n'importe quelle besogne, même s'il ne doit en tirer aucun profit, pourvu que ce soit extravagant. Quand le prince Carol, en exil, menacé d'assassinat, voulut se faire garder, c'est une bande dirigée par Gaston de Lussats qui veilla sur le futur roi Charles. Cette histoire abonde en détails qu'il n'est pas utile ici d'énumérer. Toujours est-il que toutes les tentatives des ennemis du prince Carol, venus de Roumanie pour l'assassiner ou pour l'enlever, se brisèrent, et quelquefois de façon dramatique, sur les chiens de garde de Montmartre. Ainsi, de Lussats a pris sa part dans la constitution et dans la réussite de la nouvelle monarchie roumaine. Toutes les histoires électorales le passionnent. En 1928, il est le plus ferme soutien de la légitimité princière à Monaco. En 1932, à Marseille, et dans les circonscriptions de la Côte, il mène une campagne violente pour les candidats qui l'ont pris à leur service et qu'il sert plus par amitié que par cupidité.

Et nous arrivons à la dernière période, celle qui nous intéresse.

Ses voyages à Monte-Carlo se faisaient de plus en plus fréquents.

Il descendait un matin du train, allait embrasser sa mère rue Grimaldi, puis, accompagné d'hommes dessinés à son image, on le voyait dans les boîtes de nuit, dans les tripots, au casino, à moins qu'il n'eût rendez-vous avec quelques gros tenanciers de maisons de tolérance, cossus comme des Américains de l'ère de la prospérité.

Il repartait goguenard par le Pullman, détaillant volontiers sur le quai de la gare ses coups de veine devant le tapis vert ou au seuil des chambres à coucher.

Nous en sommes au moment où la vie du baron se confond avec l'enquête et où tous ses actes doivent être minutés.

Son dernier voyage sur la Côte d'Azur ressemble-t-il aux autres ?

De Lussats a séjourné sur la Riviera des premiers jours de février au 15 mars.

Nous sommes fixés sur son départ. Un mécanicien du garage Irondele le conduisit le 15 mars à la gare de Monte-Carlo.

De Lussats, se rendant à Paris, avait annoncé :

— Je vais être convoqué par la commission d'enquête de l'affaire Stavisky.

Une vantardise qui a mal tourné.

Pour son arrivée, le témoignage le plus précis paraît être celui de sa jeune nièce.

La mère et le frère du baron — une famille fort honorable — habitent une rue très passante de la Principauté.

Pénible scène que celle-là ! Mme de Lussats en tête, dans sa salle à manger,

avec un appareil de T. S. F., venait d'apprendre l'arrestation de son fils.

— Il n'a pas quitté le pays jusqu'au 15 mars, nous affirma-t-elle !

Puis elle s'exclama :

— C'est très joli de demander ce qu'il a fait le 20 février ! Le 20 février était un jour comme les autres ! On ne nous avait pas annoncé, n'est-ce pas, qu'on allait tuer M. Prince, sans quoi je crois que, au train où ça va, beaucoup de gens auraient pu prendre leurs précautions.

« C'est à lui de dire qui il a vu le 20 février, avec qui il a déjeuné, qui l'a rencontré ! Tout Monte-Carlo le connaît.

« Ce que je puis vous affirmer, moi, c'est

qu'il venait tous les jours ici. Il n'y couchait pas. Il avait une femme à Monte-Carlo, je crois. Et puis, il avait pris une chambre au Carlton, à Menton. »

La jeune fille qui nous écoutait me tendit une feuille de papier.

— Tenez ! Voilà quelques points de repère.

« Mon oncle est arrivé le 9 février, veille du carnaval de Menton.

« Nous sommes allés avec lui à la fête de la colonie française, le 17 février. Lorsque nous avons appris par les journaux la mort du roi des Belges, le lundi 19, il était à la maison. Il commenta même l'accident. Le mercredi 21, il nous lut ici une réponse de l'Eclair de Nice à M^r Torrès. »

— Nous avons reçu une lettre de lui mercredi (ceci se passait le jeudi 29 mars), ajouta Mme de Lussats. Il avait acheté une voiture à Paris pour son frère et nous annonçait qu'un chauffeur la conduirait ici pour Pâques, tandis que lui-même prendrait le Train Bleu.

Un autre témoignage qui permet de retrouver le baron aux environs du 20 février, c'est celui d'un ancien inspecteur de la Sûreté monégasque, qui veut taire son nom.

Cet inspecteur est précis :

— J'avais appris le matin, par les journaux régionaux, la mort du conseiller Prince (c'est donc le jeudi 22 février), lorsque, vers 5 heures du soir, devant la poste de Monte-Carlo, je rencontrais de Lussats qui venait avec son cabriolet bleu d'accrocher un autobus. L'aile gauche de sa voiture était légèrement endommagée mais, à mon grand étonnement, de Lussats était fort calme. C'est un gaillard qui ne se laisse pas marcher sur le pied et le ton du chauffeur de l'autobus me fit craindre que l'accrochage ne soit le prétexte d'un pugilat. Mais de Lussats, visiblement, ne voulait pas d'histoire, et j'ai pensé pour ma part : « Toi, mon garçon, tu dois avoir quelque chose sur la conscience. »

On pourrait répondre, il est vrai, que



Carbone, dit Venture, personnage des plus attrayants de Marseille-la-Violente.

l'intérêt du baron, s'il avait besoin d'un alibi, était au contraire de se signaler, même par des violences.

Ce soir-là, de Lussats était accompagné d'un jeune homme à la silhouette de danseur mondain, vêtu d'un pardessus gris largement taché dans le dos.

On retrouve à plusieurs reprises la trace de ce compagnon pour vieilles dames ayant des fourmis dans les cuisses.

Quant au fameux cabriolet bleu..., il est vert.

Il est garé avenue Saint-Laurent depuis le 1^{er} octobre. Jamais de Lussats ne s'en est servi pour aller à Paris. Le cabriolet immatriculé M. C. 100 lui servait pour ses déplacements sur la Côte.

Le propriétaire du garage est formel.

— De Lussats ne garait pas régulièrement sa voiture, mais je puis donner la certitude que, pendant son séjour de février, il n'a pas fait de grande route avec son cabriolet. Une voiture qui a fait du chemin, Monte-Carlo-Dijon, par exemple, ça se voit à un certain nombre de choses.

Sur le livre de comptes du garage, on relève des lavages les 19 janvier, 10 et 26 février, une réparation du 10 au 14 février, quatre jours pendant lesquels de Lussats fut absent.

De Nice à Dijon par la route, il faut compter près de 15 heures ; par la voie ferrée 12 heures.

Si de Lussats a participé à l'assassinat de Prince, il faut que le crime ait été préparé avec une rigueur mathématique puisque l'on ne trouve pas trace de de Lussats à Dijon, alors que presque chaque jour, entre le 15 février et le 15 mars, on le rencontre sur la Côte d'Azur.

C'est en effet le 15 février qu'il loua une chambre au Carlton, à Menton. Là encore, un garçon d'étage est catégorique.

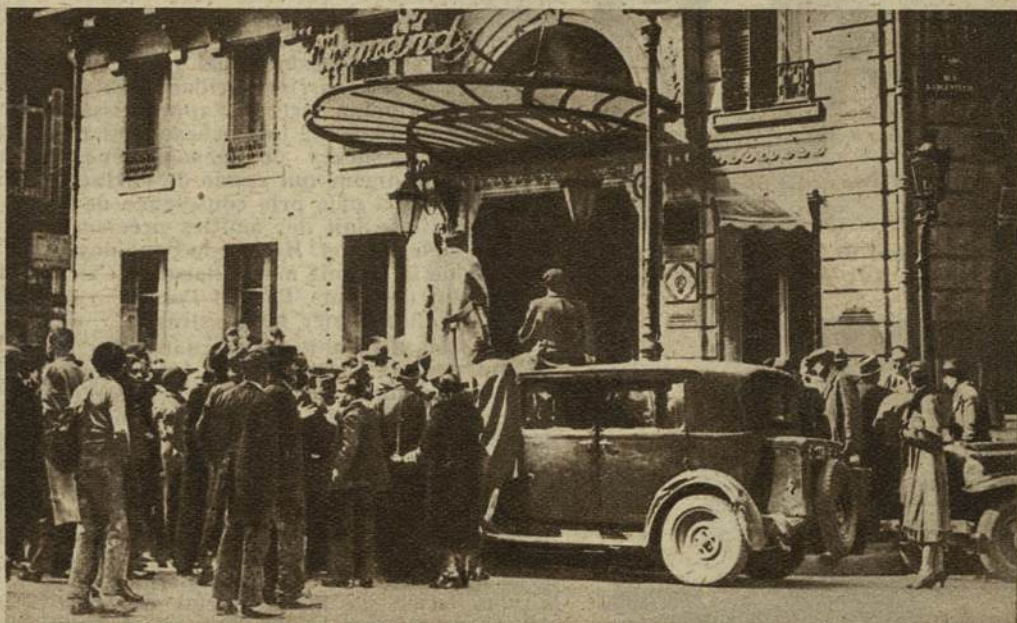
— J'ai vu Monsieur de Lussats tous les jours, il rentrait vers 8 heures, 9 heures du



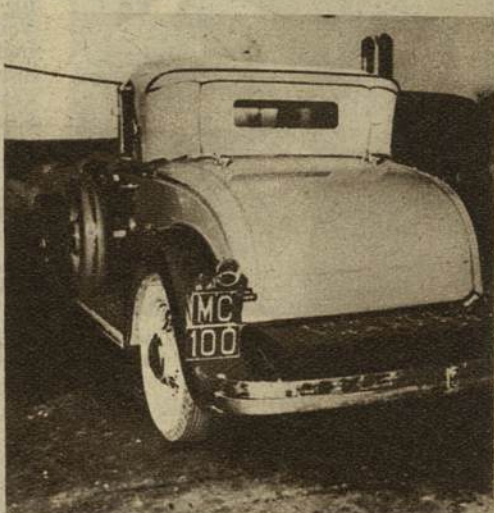
La foule se presse devant le Carlton où l'on vient d'arrêter le baron de Lussats.



De Lussats n'aime pas les indiscrets... non plus, d'ailleurs, que Carbone.



C'est au « Normandy », que Carbone, dit Venture, était descendu et fut appréhendé.



On va interroger Jo-les-cheveux-gris. L'auto verte du « Baron », à Monte-Carlo.

La veille de son arrestation, le « Baron » dînait dans ce restaurant avec Angelo.





Le petit bar, à Marseille, où, au cours d'une rafle, fut arrêté Spirito.



M. Cals, chef de la Sûreté, appose les scellés sur l'auto de Carbone.



Les policiers perquisitionnent au domicile de Spirito, 3, rue du Coq.



On enquête à la villa de Kid Francis, dont Spirito fut l'« impresario ».

matin, se couchait et dormait en général jusqu'à midi. J'avais compris qu'il passait ses nuits à jouer. Surtout pendant la première quinzaine de son séjour ici, ne le connaissant pas, je l'avais observé. Je suis certain qu'il est rentré toutes les nuits.

■ ■ ■

Paul Carbone a plus de classe que le baron. Mettons que ce ne soit pas la même classe. Lui est Corse, de cette fameuse école corse qui a donné à la France, depuis deux cents ans, son plus grand homme, plus, ses meilleurs douaniers, ses meilleurs gardiens de prisons, ses plus extraordinaires bandits, ses souteneurs les plus typés. Celui-là est né à Popiano il y a quarante ans. Ce qui est curieux, c'est qu'il ne sent pas des son jeune âge, comme la majorité de ses compagnons, une vocation de fonctionnaire ou de hors-la-loi. L'aventure le tente bien, mais c'est celle des voyages. Il s'engage, comme mousse, mais, quelques années plus tard, on commence à voir apparaître à Marseille, dans les bars du Vieux-Port, un adolescent basané, trapu, dur pour lui-même comme pour les autres, et dans les yeux de qui commence à s'effacer le reflet des beaux, des purs voyages. Carbone ne repartira pas. Entré chez les nervis, il n'en sortira plus.

Il est beau, il est cruel, de cette cruauté universelle, plus morale que physique, qu'il applique aussi bien à ses amis qu'à ses ennemis et qu'à lui-même. Déjà, on commence à l'appeler par ce nom qui n'en est pas un, ce nom parfait qui vaut un titre de noblesse. On l'appelle *Aventure*, d'où on fera, à la fin, *Venture*.

Débutant, il se met sous la protection du caïd de l'époque, Dega. Sur ses conseils et sous ses ordres, il fait son apprentissage de bookmaker.

Il habite une chambre rue Audimar. A l'étage au-dessus, il y a une maison de rendez-vous assez élégante. Lui, qui ne fréquente encore, dans les bars de la rue de la Loge, que des pierceuses, croise parfois dans l'escalier des femmes qui l'attirent et qui l'effraient. Une d'elles, un jour, lui sourit, et la destinée de *Venture* change de face. C'est une admirable créature, une Argentine qui s'appelle *Lola*.

Il l'aime, elle a du goût pour lui, ils se mettent en ménage. Quelque temps après, ils partent pour le Caire. *Lola* y fait, dans la galanterie, une carrière brillante. Et voilà *Venture*, à peine sorti de l'apprentissage, considéré déjà comme un barbeau de haute envergure... Le succès du ménage gêne le « milieu » indigène qui essaie de l'évincer. Mais Carbone a déjà pris conscience de sa puissance, il se fait des amitiés précieuses comme celle de cet Honoré-le-Fou, doyen respecté de la colonie marseillaise au Caire, et, pendant deux ans, Paul et *Lola* peuvent étaler et collectionner les piastres.

Cette *Lola* a l'ambition internationale. Ils partent pour la Hollande puis font la tournée des grandes stations d'hiver et d'été européennes. Parfois, leur intimité menace de gêner *Lola* dans son bluff mondain. *Venture* se fait alors passer pour son chauffeur. Puis, un jour, la nostalgie de ses pampas reprend la belle fille. Elle file à Buenos-Aires. Carbone, seul, remonte mélancoliquement à Paris, rafle quelques centaines de mille francs au « *Recreo* » parisien, le club le plus fermé du monde, celui des trafiquants de femmes et de drogues, et court rejoindre sa femme. Mais elle est déjà lasse de lui, en même temps qu'elle a rencontré un riche compatriote qui veut l'entretenir. *Venture* souffre peut-être, mais il ne se soumet pas sans suivre la règle du milieu. Il abandonne *Lola*, à la condition que le nouveau prétendant l'indemnise. Il reçoit ainsi 5.000 pesos le jour même où on lui signifie un arrêté d'expulsion.

La première partie de la carrière de Carbone est finie. On le voit débarquer un jour à Marseille, riche, les épaules plus larges, le cœur plus sec, affermi dans sa volonté d'aller de l'avant. Il a compris qu'il était fait pour vivre et pour triompher dans sa vieille ville, et ne la quittera plus. Quels que soient ses avatars, ses sautes de puissance et de misère, il retournera tous les

soirs dans la vieille maison accrochée à la butte des Carmes où vivent sa mère et ses frères, Noël-Jean et François-Alexandre.

Quinze ans vont passer. Aujourd'hui, *Venture* se dresse comme un des personnages les plus mystérieux de Marseille-la-Violente, à coup sûr un des plus puissants. Il a lié sa fortune à l'homme le plus populaire de là-bas, le député Simon Sabiani qui, bien que premier adjoint du maire, n'en gouverne pas moins pratiquement la vieille cité. *Venture* est maintenant un homme marqué par sa vie fiévreuse, au torse et aux bras presque monstrueux, au visage dur, fermé, mais qui s'éclaire parfois d'un sourire de gosse. Cet homme qui n'a jamais été condamné, qui est toujours sorti intact des histoires les plus périlleuses, semble échapper à toute emprise. Il est simple, il ne dit jamais un mot de trop. Sur les champs de courses, dans les tripots, dans les bars, dans les couloirs de la mairie ou même à Paris dans ceux de la Chambre des députés, il passe en se dandinant comme un vieux marin et nul ne sait ce qu'il veut, ce qu'il va faire. Un de ses frères passa en Cour d'assises pour meurtre. Il ne fut condamné qu'à cinq ans de réclusion, et six mois après il était libre. C'est ce personnage étonnant dont Marseille a appris avec stupéfaction l'arrestation. « Quoi ! dit-on sur la Canebière, dans les bars, derrière la Bourse, un homme comme *Venture* qui pouvait gagner l'argent qu'il voulait, se « mouiller » pour une affaire pareille ! C'est invraisemblable ! »

■ ■ ■

François Spirito, le type intégral du nervi marseillais : fils de Napolitain, il n'en est pas moins né rue d'Andoume, dans le fief le plus coloré du milieu marseillais. Tout son apprentissage, il le fait sur les quais. C'est en maraudant des oranges ou en perçant des futaillies, en se glissant entre les jambes des douaniers qu'il apprend à se jouer de la police. C'est dans les jupons des rôdeuses du port qu'il apprend son métier de don Juan des bars.

Les étapes ascendantes de sa carrière, on peut les titrer avec des surnoms qui lui furent donnés aux diverses époques de sa vie. Tant qu'il fut jeune, mince et souple, on l'appela le « *Beau Ficelle* ». Plus tard, souteneur établi, séducteur attiré des beautés professionnelles, il est le « *Grand Lydro* ». Et quand, enfin, une série de coups durs lui eurent valu une renommée redoutable de gangster, on ne trouva d'assez fort pour lui que la caricature d'un nom légendaire aux Etats-Unis : « *Caponi* ».

D'abord, danseur mondain et barbeau à la petite semaine. Il se lance en devenant l'amant de la patronne d'un grand dancing de la rue de la Reynarde. Il part pour le Caire, lui aussi. Mais ce n'est pas, comme Carbone, une femme qu'il emmène, c'est deux. Son activité au Caire est plus brillante encore, si l'on peut dire, que celle de *Venture*. Il s'exerce au trafic des drogues, et pour les trafiquants la vallée du Nil est une sorte de paradis. L'intoxication a à ce point gagné ce pays que dans certaines régions les entrepreneurs paient leur « *felahs* » moitié en argent, moitié en cocaïne. Les deux femmes ne suffisent plus au Grand *Lydro*. Il en faut une troisième : la vedette française d'une tournée théâtrale. On finit par l'expulser. Il revient à Marseille qu'il ne quittera plus. Sa vie est plus extérieure, moins secrète que celle de *Venture*. Sa puissance est certes moins grande, mais il étale davantage. Il est l'organisateur de tout ce qu'il y a de plus étonnant, d'imprévu sous Notre-Dame de la Garde. On ne met pas à mort des taureaux, on n'organise pas une course cycliste, on n'invite pas un champion étranger sans qu'il n'en soit l'instiga-

Les voisins et les curieux devant la maison du Kid manifestèrent leur stupéfaction devant la tournure que prenaient les événements.

teur. Il est le cousin de l'excellent champion de boxe Kid Francis. C'est lui qui eut l'idée d'organiser un championnat du monde entre son parent et le nègre Al Brown aux arènes du Prado ; le succès fut triomphal. Malheureusement, l'arbitre imprudent accorda la victoire au noir. Sur quoi Spirito et ses amis, parmi lesquels se trouvait *Venture*, prirent le ring d'assaut et faillirent faire passer à Al Brown le goût d'être vainqueur.

Il est léger, insouciant, plein de fantaisie. Dernièrement encore, il escroqua avec des cartes truquées, au cours d'une partie de baccara, un riche Argentin de 400.000 francs. Lui aussi, malgré sa vie dangereuse, malgré un ou deux meurtres avoués, a son casier judiciaire vierge. Depuis qu'on l'a arrêté, il ne cesse de rire. La plaisanterie lui paraît très drôle.

Et voilà les deux hommes les plus pittoresques de Marseille inculpés, dans cette sinistre affaire. Leur grand ami le député Sabiani, loyal et passionné avec ses amitiés, a fait placarder sur les murs de la ville une affiche où il revendique hautement leur affection et où il promet de les défendre tant que leur culpabilité ne sera pas prouvée.

■ ■ ■

Sûreté Générale le 29 mars. Le matin même, le baron de Lussats a été cueilli dans sa chambre du Carlton, *Venture* dans celle de son hôtel de la rue de l'Echelle. A Marseille, Spirito, cerné dans un bar du Vieux-Port, s'est rendu en ricanant. Dans la vieille maison aux sombres couloirs de la rue des Saussaies, collée contre le ministère de l'Intérieur, et qui a vu tant de drames, un nouveau drame se joue.

■ ■ ■

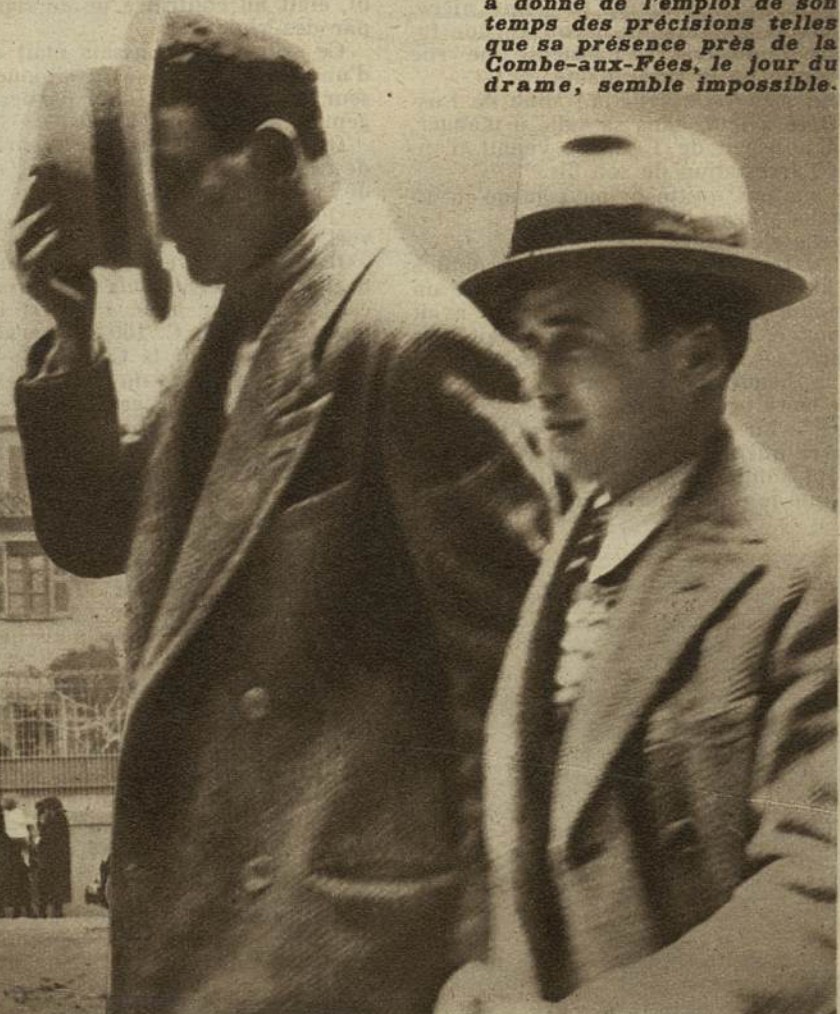
Nous étions là depuis des heures. Il y avait dans l'air une vieille odeur de tabac. Nous fumions sans cesse parce qu'il ne pouvait y avoir d'autre dérivatif à notre attente, à notre impatience : depuis des heures, deux hommes — arrêtés la veille à sept heures du matin — étaient pressés de questions par les inspecteurs de la Sûreté Générale, et nous savions que ces hommes étaient soupçonnés d'avoir participé au crime du conseiller Prince. Il était trois heures du matin. L'interrogatoire se poursuivait.

Ce qu'on en pouvait savoir était mince. C'est dans la salle des archives du contre-espionnage, presque sous les combles de la Sûreté, que se livrait le combat.

Parfois les policiers descendaient pour aller se reconforter, mais tenaient secrètes leurs impressions. La fièvre qui tenait à l'affût les journalistes rassemblés dans le couloir conduisant au bureau du contrôleur général des recherches s'accroissait. Des rumeurs circulaient. Les charges qui pesaient sur les épaules des trois hommes étaient, disait-on, fragiles. Peut-être seraient-ils relâchés à l'aube...

Mais soudain, vers quatre heures et demie, une nouvelle courut : les magistrats de Dijon, le juge d'instruction Rabut et le procureur de la République Barra, qui avaient été, dans la journée, avisés de ce triple interrogatoire, arrivaient à Paris dans la nuit même. Le commissaire Belin était allé les chercher à la gare et allait les ramener à la Sûreté. Ils apparurent bientôt, en effet. On les introduisit aussitôt chez le commissaire Mondanel, qui fait actuellement fonctions de contrôleur général. La porte se referma. Un long silence marqua la durée de cette entrevue. L'inspecteur principal Bonny fut appelé à son tour. Vers sept heures trente, la porte se rouvrit. L'inspecteur Bonny sortit le premier, très pâle. Les magistrats

Spirito (ci-dessous, à gauche) a donné de l'emploi de son temps des précisions telles que sa présence près de la Combe-aux-Fées, le jour du drame, semble impossible.



apparurent, avec des visages graves et impassibles. Pas un mot ne fut prononcé. Mais, comme une trainée de poudre, la nouvelle de leur décision fusa :

Trois mandats d'amener avaient été décernés, l'un télégraphique, adressé à Marseille, contre Spirito, les deux autres contre de Lussats et Venture ; tous trois étaient inculpés de complicité d'assassinat, de vol et de recel.

■ ■ ■

Le duel avait duré vingt-trois heures d'horloge.

De Lussats avait en face de lui l'inspecteur Bonny, qu'assistaient les inspecteurs Chennevier et Menneret. Paul Venture : le commissaire Belin qui secondait l'inspecteur Malo.

De Lussats fit front, tout d'abord avec aisance. L'arrivée du commissaire Belin et de l'inspecteur Chennevier, au Carlton, son hôtel, ne l'avait point surpris. De Lussats avait été convoqué l'avant-veille par le commissaire Guillaume, de la Police Judiciaire, pour fournir quelques renseignements.

— Ce n'était pas la peine, dit-il, de vous déranger. Je sais de quoi il s'agit.

Fort étonné, le commissaire Belin pria de Lussats de le suivre. C'est en arrivant rue des Saussaies que le « Baron » comprit sa confusion : on le convoquait, non pas à la Police Judiciaire, mais à la Sûreté Générale. Des explications allaient lui être demandées, concernant l'emploi de son temps aux environs du 20 février, date de l'assassinat du conseiller Prince.

— Vous n'allez tout de même pas me soupçonner d'être l'assassin de Prince ! plaisanta-t-il.

Les policiers se turent, puis décochèrent leur première flèche.

— Voulez-vous nous dire pourquoi, depuis le 20 février, vous n'avez cessé de vous entretenir avec vos amis du drame de la Combe-aux-Fées ? Non seulement cette persistance est curieuse, mais encore vous avez déclaré que si Prince avait été victime de malfaiteurs, ceux-ci n'eussent pas manqué, après l'avoir éventré, de jeter son corps dans la rivière voisine. Car avec cette blessure, ajoutiez-vous, l'immersion du cadavre est définitive. Vous connaissez donc cette rivière ?

— Non... Mais j'ai lu ce détail sur la carte publiée par les journaux.

— Voulez-vous nous dire aussi pourquoi vous avez, peu de jours après l'assassinat du conseiller Prince, soudainement remboursé une somme de 30.000 francs ?

— Je ne suis pas embarrassé pour « faire venir » de l'argent. Les paris aux courses, le jeu me rapportent beaucoup.

— Mais vous n'étiez pas à Paris, le 20 février ?

— Non, j'étais dans le Midi, entre Nice et Menton. Vous pouvez le vérifier. Si j'avais à me reprocher quelque chose, je pourrais vous montrer un carnet où j'aurais prévu des alibis. Je n'ai rien préparé. Mais ces alibis seront facilement démontrables. Voici déjà la preuve de ma sortie d'Italie le 23 février. J'étais allé jouer à San Remo.

Le Baron tendit un tryptique d'automobile.

L'inspecteur Bonny reprit l'interrogatoire :

— Connaissez-vous Paul Carbone ?

— Je ne connais ni Carbone, ni Spirito.

— Bizarre ! Pourquoi donc sur ce carnet, saisi dans votre chambre, retrouve-t-on ces deux adresses : Carbone, 2, rue Audimar (Marseille) ; Spirito, 356, rue d'Endoume (Marseille) ?

— C'est bien possible. Je ne me souvenais plus. En tout cas, vous faites fausse route. J'étais dans le Midi entre le 9 et le 23 février. Je ne suis pour rien dans l'affaire

Prince. A quelle somme estimez-vous donc le prix d'une telle « mission » ?

— On a retrouvé aussi sur votre carnet cette inscription : 150.000 francs pour l'affaire. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Affaire commerciale qui n'a aucun rapport avec l'affaire de la Combe-aux-Fées. Encore une fois, je n'aurais pas commis la folie de courir les risques d'une telle aventure. Ceux qui me connaissent vous le diront. J'ai assez de moyens de me « défendre » sans me « mouiller » dans une affaire aussi grave. Qui vous prouve d'ailleurs que la mort du magistrat n'est pas une mort volontaire ? La thèse du suicide n'est pas à rejeter. Si l'on suppose...

Dans une salle voisine, Carbone, pressé de questions, se montrait plus réticent, plus laconique.

Ce qu'il faisait le 20 février, il n'en avait pas de souvenir très précis. Peut-être était-il à Marseille...

— Non, vous en êtes parti le 13 et vous n'y êtes revenu que le 25.

— C'est bien possible. Je devais être à Nice. En tout cas, je n'étais pas le 20 à Dijon.

— Vous connaissez de Lussats ?

— De nom.

— Pourquoi êtes-vous venu à Paris ?

— Pour y traiter une affaire purement commerciale. Je ne suis pour rien dans l'affaire Prince. Vous vous trompez en aiguisant vos soupçons sur moi. Si vous m'arrêtez, vous serez obligé de me relâcher presque immédiatement.

■ ■ ■

Ainsi donc, la police a cédé devant l'opinion et lui a livré trois hommes. Il est malheureusement à penser que le public, trop averti, ne s'en contentera pas. Les enquêteurs ont reconnu tout de suite qu'ils n'étaient pas satisfaits d'avoir dû prendre cette décision à une heure qu'ils n'avaient pas choisie. Ils laissent entendre maintenant qu'ils ne croient pas à la participation directe de de Lussats, Venture et de Spirito au crime. Ils les ont arrêtés parce qu'ils croient qu'ils « sont dans le bain », c'est-à-dire qu'ils approchent de près ou de loin les tueurs, qu'ils les connaissent. Le plan de l'inspecteur Bonny était de laisser repartir Venture et le « Baron » dans le Midi. Il avait l'impression que toute une bande se regrouperait là-bas sur la Côte, dans le sillage de leur parait inexpugnable. C'est alors qu'il aurait voulu jeter le coup de filet. Il n'a donné qu'un coup de sonde. En les arrêtant en hâte, il n'avait plus qu'une chance, c'était de les faire parler au cours de l'interrogatoire. Mais même s'ils avaient quelque chose à dire, Baron et Venture étaient des hommes trop durs pour qu'on puisse espérer les surprendre. Après 24 heures de harcèlements, ils étaient plus frais que les inspecteurs qui les avaient interrogés en se relayant. Ces hommes qui, physiquement, moralement, peuvent être capables d'un coup de force comme celui de Dijon, paraissent ne plus l'être socialement, si je puis dire. Installés dans de gras fromages, leur carrière d'aventuriers couronnée, pourquoi se fussent-ils si gravement compromis pour un profit qui ne devait pas être considérable ? En tout cas, c'est autour d'eux, maintenant, que se développent les investigations des magistrats.

Même si c'est dans leur milieu, parmi leurs familiers que l'on doit rechercher les exécuteurs du conseiller Prince, les magistrats auront une tâche plus haute et plus lourde. A la solde de qui les tueurs étaient-ils ? Ce n'est pas le moment de l'envisager ici. La tâche du journaliste est encore plus délicate, demande d'autres scrupules et des vérifications plus subtiles.

Paul BRINGUIER,
et Marcel MONTARRON.

Au garage Ironelle (ci-dessous, à droite), de Monte-Carlo, le patron et ses ouvriers (à gauche) sont formels : en février, l'auto du baron n'a pas fait de longue randonnée.



Le célèbre HINDOU HAMID et son merveilleux pouvoir

Je suis allé consulter l'Hindou HAMID.

Il a lu mes questions mot à mot sans les voir et les réponses vinrent d'elles-mêmes sur le papier qu'il n'avait pas touché. Il m'a prédit très correctement mon Avenir. De plus, j'avais des ennuis depuis 5 ans avec ma femme, qui était devenue si indifférente que j'avais dû m'en séparer. Avec son aide et ses conseils, elle m'est revenue en sept jours.

Signé G. D.
Il prédit l'avenir avec précision, lit vos pensées et répond remarquablement à toutes questions. Il remédie aux ennuis, désespoirs et malheurs de toutes sortes. Consultez-le de 9 à 12 h. et de 15 à 19 h. Consultation 100 fr. 15, r. de Bassano (1^{er} étage). M^{re} George-V. Tél. Kléb. 83-26.



18 frs A CRÉDIT

MONTRE-BRACELET pour dames, or laminé, couche d'or 18 carats inaltérable, forme très élégante (même usage qu'une montre or de 800 frs). Garantie 10 ans. Mouvement de précision 10 rubis, soigneusement réglé. Prix 218 frs. Envoi contre remboursement de 38 frs. (= 1^{er} versement), reste en 10 mensualités de 18 frs. Pour 20 frs par mois seulement une MONTRE-BRACELET pour dames OR 18 carats, mouvement de précision, qualité extra, 10 rubis, soigneusement réglé. Garantie 10 ans. Envoi contre remboursement de 55 frs (= 1^{er} versement), reste en 12 mensualités de 20 frs. MONTRE-BRACELET pour hommes, en plaqué or laminé. 10 ans de garantie. Mouvement de précision ancre, 15 rubis. Modèle très moderne. Premier versement 50 frs, reste en 11 mensualités de 20 frs. Même montre en CHROME, inaltérable. 1^{er} versement 40 frs, reste en 11 mensualités de 16 frs. En cas de non-convenance, nous remboursons l'argent. Sur demande, la montre est envoyée à l'essai pendant 4 jours, pour démontrer les grands avantages de notre offre.

"LA MONTRE PRÉCISE", 20, rue Sellenick, STRASBOURG N° DK 15

Vente directe du fabricant
aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

CONCOURS 1934 Secrétaire près les Commissariats de POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?
CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, cour 3^e et. sauf samedi et dim.

LA SUDATION SCIENTIFIQUE

par le bain de vapeur sur vaporisée, à la maison et en voyage
Breveté dans le monde entier MAISON FONDÉE EN 1929 Breveté dans le monde entier

Le nouveau modèle B2 fonctionne indifféremment à l'alcool ou à l'électricité

Préviend, combat et guérit : Mauvaise circulation, obésité, constipation, dyspepsie, maladie de la peau, maladie du foie, goutte, grippe, influenza, lumbago, insomnie, intoxication, maux de gorge, névralgies, troubles nerveux, maux de reins, rhumatismes, acide urique, mauvaise assimilation des aliments, arthritisme, rides du visage, troubles de l'âge critique, douleurs.

Ce merveilleux appareil permet de prendre chez soi, sans tacher ni mouiller, un bain de vapeur sur vaporisée, incomparablement plus efficace, plus rapide, plus commode, plus propre que le bain de vapeur ordinaire. Et chaque bain revient à 20 centimes ! Les parfums ou les médicaments à votre choix, mis dans les deux générateurs, portés par la sur vaporisation à plus de 400° sans bouillir et sans pression, sortent de l'appareil à l'état gazeux, sont respirés par la peau et sont instantanément entraînés dans la circulation, qui est elle-même miraculeusement activée par le bain. C'est un merveilleux régulateur de toutes les fonctions et de tous les organes du corps humain. Une vraie cure de rajeunissement !

Remplace la salle de bains
Toutes les villes thermales chez vous.

L'appareil B2 avec régulateur de sur vaporisation à 4 degrés : 150°, 225°, 300°, 400°, franco de port et d'emballage en 350 fr. caisse de bois.

Chèque, mandat ou remboursement à Sudation Scientifique

9, Faubourg Poissonnière, Paris. Téléphone : Taïhout 55-99 et Provence 77-30, 77-31 et 77-32. (Entrée dans la cour) près du journal Le Matin. Chèque postal Paris 1407-74. En vente dans les grands magasins.

Tous nos appareils sont livrés avec nouveau peignoir breveté insalissable, cylindre protecteur en matière isolante et ignifuge.

Prochainement, dans toutes les Pharmacies, les Tisanes de la Sudation scientifique préparées par le laboratoire pharmaceutique de « la Sudation scientifique » A. MOURE, pharmacien de 1^{re} classe, directeur, 9, rue du Faubourg-Poissonnière (Entresol, Escalier B). Téléphone : Provence 77-30 et la suite. Brochure gratis franco sur demande.

Les TISANES de la SUDATION SCIENTIFIQUE sont les plus efficaces parce que scientifiquement étudiées et scientifiquement établies sous le contrôle rigoureux de notre Service Médical. Les Tisanes de la Sudation scientifique sont des Tisanes scientifiques.

Six femmes retrouvent la santé

Et signent ensemble une lettre de reconnaissance à Kruschen

Une amie avait dit à cette dame rhumatitante « Prenez des Sels Kruschen. » En ayant tiré le meilleur profit pour sa santé, celle-ci donne à son tour le même conseil à cinq de ses amies. Et c'est aujourd'hui une lettre à six signatures que nous avons le plaisir de publier :

« Comme je souffrais depuis longtemps de rhumatismes et d'arthrite, une amie m'a conseillé les Sels Kruschen. J'en ai donc pris et m'en suis trouvée si satisfaite que je me suis empressée de les recommander à mes amies, qui s'en trouvent déjà beaucoup mieux. Pour vous le prouver, je leur ai fait signer cette lettre. » (Suivent six signatures.)

Mme J. B..., à Belfort (lettre n° 1694).

Personne n'ignore que c'est la présence d'acide urique dans le sang qui donne naissance aux rhumatismes.

Kruschen, avec ses différents sels, oblige tous les organes d'élimination — reins, foie, intestin — à reprendre une saine activité et à chasser ainsi, par les voies naturelles, l'acide urique et les autres résidus empoisonnés de la digestion.

Laissez Kruschen vous faire un sang pur et propre et bientôt, à votre tour, vous serez délivré de vos douleurs, qu'elles s'appellent rhumatismes, sciaticque, lumbago, goutte, etc...

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. 219 EM, Londres W.1



Cette fleur éternelle au parfum magique, lumineuse dans la nuit, sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité d'après les rites millénaires de l'ASTROLOGIE et les immuables principes astrologiques des MAGES D'ORIENT.

La Science même s'incline devant sa puissance. Des PRÉVICTIONS SCIENTIFIQUES et des ATTESTATIONS PAR MILLIERS nous parviennent même des gagnants de la LOTERIE NATIONALE et sont à votre disposition.

Incrédule aujourd'hui vous ne le serez pas demain et vous ne regretterez pas de m'avoir écrit.

Choisissez la fleur que vous désirez : rose ou œillet blanc. Sur de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.

Pour toute demande, je joindrai à l'envoi votre horoscope les chiffres qui vous sont favorables et votre portrait graphologique GRATUITS.

Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous-même et joignez 3^{es} en timbres pour frais divers, d'envoi.

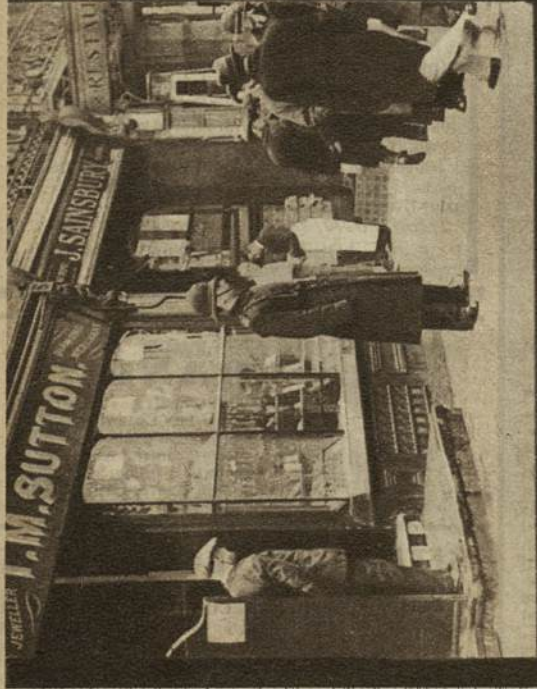
Un délai de 8 à 10 jours est nécessaire pour la réponse.

Prof. T. AOUR-30 rue Franklin LYON n° 172
Lui seul vient vraiment d'Orient.



POUR GRANDIR de 10 à 20 cent. quels que soient l'âge et le sexe. — Le Procédé TALLEMAN est envoyé gratis, sous pli fermé, discret, contre 1 timbre. Ec. : Rénovation Esthétique, Sues, 111, Rue de France, Paris.

SITUATION LUCRATIVE Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRÉSENTATION fondée par les Industriels de l'« Union Nationale », seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 bis, rue d'Athènes, Paris-9^e.



156, Victoria Street, à l'enseigne des « Trois Boules », s'ouvre la maison de prêts sur gages T. M. Sutton.



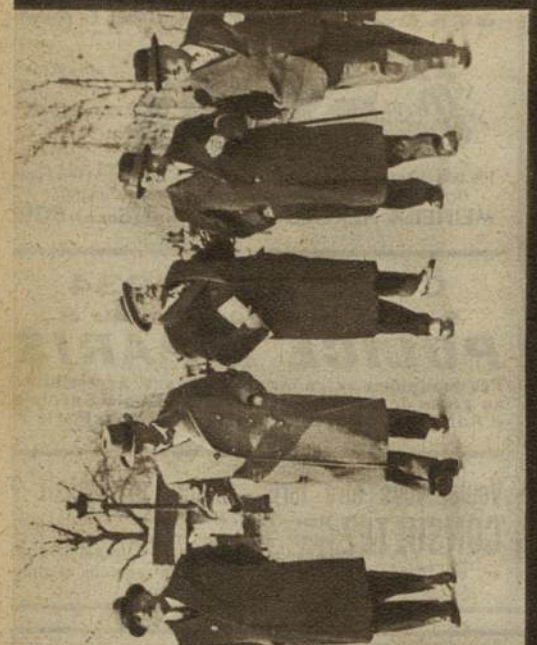
L'expert Sèror et le commissaire Pendecière (à droite) qui retrouvent les joyaux.



La jolie girl Celia Nono assure qu'elle n'a jamais engagé le moindre bijou.



A l'Institut médico-légal, le cadavre de Stavisky fut extrait de son cercueil.



De gauche à droite: MM. Goute, Leculier, le D^r Paul, Camboulive, le D^r Baltazar firent la contre-autopsie.



« Je ne tiens pas, ici, à faire figure de prophète. Mais, dans ce journal hebdomadaire qui peut s'offrir le luxe d'un recul de quelques jours sur les événements, qui peut les classer, les sélectionner, et dont on a pu éprouver la sûreté d'information, nous avons été amenés par les circonstances et ce concours de hasard heureux à nous garder de toute extravagance littéraire, à conserver notre lucidité devant ce cas qui, sur le plan humain comme sur le plan social, excusait par son pittoresque dramatique toutes les imaginations des chroniqueurs. »

Qu'on prenne la peine de revenir sur nos premiers articles, au début du scandale. On y sentira la gêne où nous étions par instinct de tenir Stavisky pour un être exceptionnel. Les qualités qu'on peut lui consentir sont connues, sont étiquées, sont, si je puis dire, trop claires, trop normales. Le charme, l'audace, la puissance du désespoir, l'éclat physique, d'autres les ont, qui ne prétendent pas à une telle carrière.

Mais, pour une réussite aussi éclatante dans son cours, plus éclatante encore dans sa ruine, il faut un autre élément, une parcelle de génie. Rien ne pouvait laisser penser que Sacha la possédait.

Je n'ai pas à revenir sur ses premières aventures. Toutes portent le signe de la veulerie, de la médiocrité. En 1923, à trente-sept ans, Stavisky n'est encore qu'un glibert de correctionnelle. Personne ne le connaît, que des inspecteurs de police ; il n'a, jusque-là, fréquenté que les bars louches, que les antichambres miteuses des hommes d'affaires véreux.

Jusqu'en 1925, aucun escroc de quelque envergure ne penserait à le prendre pour secrétaire. Il semble avoir eu entre les mains la chance que tout homme voit passer au moins une fois dans sa vie, et l'avoir épuisée sans résultat. Mieux, il se laisse prendre dans une fâcheuse affaire de cambriolage de titres. Dénoncé publiquement, emprisonné, il est fini. En même temps qu'il est taré officiellement, toutes ses chances de bluff disparaissent. Pendant dix-huit mois, il suit en cellule le sort de tous les margoullins de son espèce.

Un premier miracle se produit. On le met en liberté provisoire. Un deuxième s'annoncé : il a l'assurance qu'il ne sera plus inquiété pour longtemps. Et c'est le moment que choisit cet homme médiocre, sans classe, le moment où il est le plus bas dans la morale sociale, pour s'élançer vers cette course étincelante dont on connaît l'apogée. Les automobilistes diraient que, comme départ « arrêté », « à froid », on ne fait pas mieux.

Tout le monde le constate, mais tout le monde l'admet. Pour ma part, j'ai toujours trouvé cette aventure invraisemblable dans l'humanité. Les chroniques, dans l'affaire Stavisky, manquant de recul, comme je l'ai dit, et même des données élémentaires, se trouvant brouillées par des faits trop récents, ont dû

Une sorte de person-nage-fan-tôme ne cessa pas un instant de diriger, de la cour-lisse...

... les faits et gestes de Stavisky, qui n'était, entre ses mains, qu'une marionnette.

où une mystérieuse main gonflait de billets de banque les poches de pardessus laissés au vestiaire, pendant les déjeuners du Café de Paris.

Que s'est-il passé ? Il s'est passé que tout le monde s'est trompé, que le démontage de l'affaire est incomplet parce qu'on a voulu s'arrêter à Stavisky au fond de tout, au-dessus de tout. Qu'on ose se dire :

— Pourquoi n'y aurait-il pas eu après Stavisky, derrière lui, quelque chose, quelqu'un qui était son patron et qui n'était ni un politicien connu, ni un fonctionnaire, ni une personnalité connue. Quelqu'un qui ne serait qu'un escroc, comme Sacha, mais un grand technicien de l'escroquerie, lui ?

A partir du moment où on ose se dire cela, il n'y a plus de mystère, toutes les invraisemblances disparaissent, la logique reprend ses droits.

Il fallait partir de l'absurde, ou supposer le problème résolu, comme en géométrie. Toutes les autres tentatives d'investigation étaient d'avance vaines.

■ ■ ■

Tout conspirait d'ailleurs pour brouiller l'enquête. Cette affaire colossale tombait dans le moment le plus défavorable pour que la police et la magistrature puissent garder leur sang-froid et leur liberté de recherches. Depuis longtemps déjà, le malaise était latent qu'entretenait une presse politique surexcitée. De cette mare dont l'eau paraissait déjà comme croupie, cet énorme pavé fit monter une puanteur qu'on ne pouvait plus arrêter. Pour essayer de calmer une opinion soulevée, il fallait aller au plus pressé. Frapper ceux qui par leur poste, leur nom ou leurs responsabilités paraissaient les moins excusables d'avoir failli.

Quand on eut arrêté Garat, Bonnaire, Dubarry, il sembla que le plus gros était fait et que l'on tenait les maîtres de la bande. C'était un leurre ridicule. Bonnaire, fabriqué de toutes pièces par Stavisky, n'était qu'un valet de chambre. Garat, sans caractère, sans clairvoyance, politicien de province facilement aveuglé, ignorait encore, deux mois avant le scandale, que les bons de Bayonne étaient faux. Dubarry n'avait fait, en cette circonstance, que le métier qui est le sien depuis quarante ans : servir d'intermédiaire entre la politique et les affaires moyennant salaire.

Une seconde poussée de l'opinion amena la justice sur les secondes lignes de l'adversaire, sur les politiciens plus puissants encore et sur les hauts fonctionnaires coupables de négligences réitérées. Un effort encore et les enquêteurs, poussés l'épée dans les reins par la presse, venaient se heurter aux plus hautes influences compromises.

même, à part ses deux aides directs, Gaulier et Guiboud-Ribaud. Aux déjeuners du Café de Paris, on ne l'a vu que de rares fois. Et toujours à des dîners où seulement les techniciens étaient invités, directeurs des compagnies d'assurance ou banquiers. Pas une seule fois, il ne s'est assis en face d'un parlementaire. Probablement les méprisait-il. Ce côté-là de l'affaire, le côté clinquant, le côté illusion, il l'abandonnait à Sacha. Il le savait nécessaire pourtant, puisqu'il consentait à lui réserver la majorité des bénéfices de l'entreprise.

J'essaie d'imaginer les conseils de guerre tenus par ces deux hommes au fond d'un strict cabinet d'homme d'affaires, dans une vieille maison bourgeoise. Sacha arrivant, éclatant, parfumé, annonçant quelque nouvelle victoire sur un homme politique, quelque nouveau raid dans un casino. Et l'autre, impassible, alignant des chiffres, versant une douche froide sur l'ardeur du Casanova de bazar, lui redonnant chaque fois la ligne à suivre et la claire mesure de sa mission.

— N'oubliez pas de demander telle chose précise à tel fonctionnaire. Amenez tel parlementaire à vous écrire ceci. Vous pouvez donner tant d'argent à un tel, mais pas plus.

Sacha Stavisky a pu ainsi, soutenu par cette armature secrète et prisonnier d'elle, suivre le chemin éclatant qui n'était même pas celui de sa destinée. Cette fièvre l'a dévoré. Il s'est épuisé pour soutenir un rôle qui le dépassait et quand la première faute, la première fissure dans l'édifice a fait tout s'écrouler, il s'est trouvé abandonné, cassé, voué désormais à la fuite sans grandeur et à la mort la plus misérable.

L'autre a refermé sur lui la porte de son bureau et, au milieu des souvenirs de son rêve de fou génial, il attend.

Devant le juge d'instruction, l'avocat Gaulier, plus faible, plus désespéré que Guiboud-Ribaud, a commencé déjà à évoquer l'ombre du maître. Il pleure, il promet des révélations. Mais il tremble encore.

Les policiers, inquiets, sentant bien que quelque chose d'insoupçonnable est là, tout proche, qui renverserait d'un coup tout l'affaire, s'épuisent en tâtonnements. Ils perquisitionnent sans cesse. Ils perquisitionnent chez les avocats, dans les compagnies d'assurances, même chez des gens dont on n'avait jamais parlé et dont on voit mal le rôle, comme cet homme d'affaires appelé Paul Texier.

Les plus lourdes portes sont faciles à ouvrir, pourtant, quand on a la clé.

monde l'admet. Pour ma part, j'ai toujours trouvé cette aventure invraisemblable dans l'état normal des choses.

Les chroniqueurs, dans l'affaire Stavisky, manquant de recul, comme je l'ai dit, et même des données élémentaires, se trouvant brusquement face à face avec un drame, n'ont poursuivi leurs investigations qu'au-



Guibaud-Ribaud est un des deux avocats qui ont prêté leur concours direct à cet entraîneur du jeu.

jour, un relief nouveau. Celle qui n'apparaissait au début que comme l'épouse épi-
cure, symboliquement mélancolique, se
révéla, en fait, pas comme la
collaboratrice, mais certainement comme
l'instigatrice sentimentale de la grande
aventure. Non seulement c'est pour elle
pour payer son luxe et son bonheur, que
Sacha est allé au bout de son audace, de ses
nerfs et, finalement, de sa vie, mais c'est
elle qui, avec cette inconscience magnifique
des femmes ambitieuses et amoureuses, a
alimenté cet élan, a montré du doigt, à
l'homme essoufflé, le but inaccessible. C'est
peut-être le personnage le mieux construit,
le plus humain, le plus parfait de cette gale-
rie invraisemblable. Si j'étais romancier,
c'est celui qui me tenterait le plus.

Et, précisément, Sacha ne s'effondre qu'au
moment où elle le quitte. S'ils avaient eu
tous les deux l'idée de fuir ensemble, si elle
l'avait accompagné à Servoz et à Chamonix,
le pitoyable effort de démolition de
Voix et de Pigaglio (les deux valets qui man-
geaient à tant de râteliers) aurait été
balayé par son énergie passionnée, et Sta-
visky serait vivant.

Cette femme a maintenu cet homme en
équilibre en le tenant par la main pendant
huit ans. Elle le prend à zéro et, dès qu'elle
est près de lui, tant qu'il reste dans le
rayonnement de son sourire, il est fort. Il
retombe à zéro, il redevient l'homme veule
sans réaction, dès qu'il est seul.

Voilà une partie du secret. Mais c'est la
partie la plus facile à dénoncer, celle qui
pouvait apparaître dès le début. Car Arlette
Stavisky pouvait bien donner à son mari
un ressort sentimental puis-
sant, elle pouvait bien lui don-
ner le courage d'oser, elle ne
pouvait tout de même pas lui
apporter, lui mettre en mains,
les armes techniques que de-
vaient réclamer les étonnantes
machinations de ces dernières
années.

Je nie que l'homme qui
avait grand-peine à escroquer
quelques milliers de francs à
une Jeanne Darcy, à cam-
bruler un bureau d'agent de
change, à retourner le roi à
l'écarté, qui n'avait jamais
rien compris à la grande
finance et n'y avait jamais
touché jusqu'à trente-sept ans,
soit brusquement visité par
l'esprit des grands requins
internationaux, ait pu imagi-
ner de toutes pièces une cons-
truction aussi compliquée, un
mécanisme aussi précis que
celui des bons de Bayonne, de
la Caisse des Réglements Inter-
nationaux et des Optants hon-
grois.

Qui a permis à Stavisky ce
redressement ou même cette
véritable révélation de lui-
même ? Qui lui a tenu la main
pour que son écriture malha-
bile devienne assurée ? Qui l'a
mis sur la route en lui disant
qu'il n'avait plus qu'à marcher
droit ?...

On pense d'instinct à des
hommes politiques, puisque
c'est dans leurs rangs que, au

la Justice sur les secondes lignes de l'adver-
saire, sur les politiciens plus puissants en-
core et sur les hauts fonctionnaires coup-
bles et les gigoteurs, poussés à l'effort
les reins par la presse, venaient se heurter
aux plus hautes influences compromises.
Mis dans la position de pouvoir, de devoir
peut-être inculper les premiers magistrats
de Paris, ou d'anciens chefs du gouverne-
ment, ils hésitèrent. Piétinant sur place, ils
laissèrent se répandre sur le pays le poison
de la délation, de l'affolement, de la menace.
On assista à cette étonnante panique qui
bouleversa le Palais et qui suscita la succe-
sion que l'on connaît de suicides et d'écrou-
lements.

Les haines particulières, les rancunes
tenaces profitèrent de ce désordre pour se
donner libre cours. Ceux qui croyaient
n'avoir rien à craindre se firent en justifi-
cations, ceux qui se sentaient compro-
mis se débattirent comme des bêtes
traquées, attaquèrent à leur tour
pour obtenir des gages.

Et c'est ainsi que depuis deux
mois ce qui n'est, ce qui n'au-
rait dû rester que l'escroquerie
Stavisky, est devenu une
effrayante, une immense entre-
prise de chantage. Presque
sans s'en douter pourtant, les
enquêteurs, en entrant au Palais,
se rapprochaient de la vérité.
Ils brûlaient, comme on dit au
jeu de cache-cache. Il y avait
trop d'avocats dans cette affaire,
il eût dû sauter plus tôt aux
yeux de tous qu'elle avait besoin
d'avocats. Il fallut pourtant une
série obscure d'indications, de dé-
nonciations et de recoupements com-
pliqués pour que l'on arrêtât M^r Gui-
boud-Ribaud et M^r Gaulier. Les policiers,
qui veulent vraiment faire la lumière,
étaient là au bout de leurs peines, ou du
moins ils pouvaient y être. Ces deux robins
dévoqués gardaient la porte derrière laquelle
se tient, obscur, inconnu de tous encore,
puissant et silencieux, le patron de Sta-
visky. J'en sais déjà assez pour me permettre
de ne pas en savoir très long sur lui. A part
son nom, son aspect physique et l'intuition
que j'ai de son rôle, il reste pour moi une
sorte de Fantômas.

C'est un avocat-conseil qu'on ne voit
jamais au Palais, qui semble mener une vie
sérénne entre son domicile et son bureau.
Physiquement, il n'est ni brillant, ni sou-
cieux de plaisirs. Il se contente de la joie
prodigieuse d'avoir fabriqué tout seul, avec
des chiffres, d'avoir monté mathématique-
ment la plus formidable escroquerie de ce
siècle. Il se laisse gonfler par l'orgueil secret
d'avoir imaginé, nourri, affiné un personna-
ge de légende qui s'appelle Alexandre Sta-
visky. Qui sait si, en 1926, quand il s'inté-
resse pour la première fois au sort d'Alexan-
dre, il imagine ce que donnera la collabora-
tion ! Il n'a dû voir d'abord en Sacha qu'un
démarcheur audacieux avant de se rendre
compte du rôle féminin qu'il pouvait lui
faire jouer, et comment Alexandre pouvait
être la courtisane en pantalon capable de
tant éblouir et de tant corrompre. Car il lui
réserve tout le rôle d'apparat. Lui, le chef,
n'apparaissait presque jamais. Et il n'était
pratiquement connu que d'Alexandre lui-

... n'ait jamais parlé et dont on voit mal le rôle, comme cet homme d'affaires appelé, Paul Texier.

Les plus lourdes portes sont faciles à ouvrir, pourtant, quand on en a la clé.

Paul BRINGUIER.

Les nécessités de l'actualité nous obli-
gent à renvoyer à la semaine prochaine
la suite du grand reportage de

HENRI DANJOU POLICE DU MYSTÈRE

Plus faible que
Guiboud-Ribaud,
l'avocat Gaulier a
déjà commencé à
évoquer l'ombre
du maître.



A Stavisky (ci-dessous) n'était dévolu que le rôle d'apparat, nécessaire pour éblouir et pour corrompre.



FEMMES JUGÉES

FACHEUSE RESSEMBLANCE



Elle n'avait pas ce charme sauvage, cet air de porter un trop lourd secret qui distingue Joan Crawford.

ELLE aimait trop le film : c'est ce qui l'a perdue.

Edmée Morel avait un joli visage et un ami sérieux. Avec ces estimables éléments de bonheur, elle eût pu se composer une vie sans histoires ; mais elle réchauffait dans son cœur ingénu l'obsédante ambition de faire du cinéma. Le salut se présenta sur sa route sous les espèces d'un ex-beau garçon « ayant de belles relations sur la place ». Don Juan un peu usé, il lui fit une cour superflue jusqu'à l'heure où son madrigal quotidien se termina par ces mots :

— Comme vous ressemblez à Joan Crawford !...

Elle le savait, bien sûr, mais, désormais, s'en souvint avec de grands espoirs. Elle donna son amour et ce qu'un langage pudique baptise « ses faveurs » à l'expert-cinéma qui promettait de la faire « tourner ». Elle donna, de surcroît, 10.000 francs que son ami, André F..., avait placés dans un secrétaire.

Cet abandon successif la conduisit en correctionnelle, avec son complice Fabiani, sous l'inculpation de vol et recel.

LE PRÉSIDENT. — Mais enfin,

pourquoi cette folie du cinéma ?

Edmée Morel. — On m'avait dit que j'avais la tête de Joan Crawford...

En vérité, elle lui ressemble, de cette ressemblance longuement préparée devant un miroir, avec vingt images de l'idole pour servir de repères.



M^r Serrero tempéra d'habileté sa jeune fougue.

Elle n'a pas ce charme sauvage, cet air de porter un trop lourd secret qui distingue la star américaine. Mais la nature lui donna les mêmes yeux trop larges et elle a su se faire cette grande bouche insolente dont rêvent les collégiens de tous les coins du monde.

LE PRÉSIDENT. — En somme, au lieu de tourner vous avez mal tourné (Rires).

Edmée Morel, à ces mots, fond dans une confession pleine d'émotion sincère.

Edmée MOREL. — Monsieur le président, la vocation va où elle veut. Moi, depuis que j'ai douze ans, je me vois sur l'écran. Alors, quand j'ai rencontré M. Fabiani (elle prononce ce nom avec beaucoup de pudeur) et qu'il m'a raconté qu'il avait déjà fait réussir d'autres femmes au cinéma, c'a été comme si le ciel s'ouvrait. Pourtant, j'aimais bien mon ami. Je ne peux pas dire, il me gâtait bien ; il était très gentil, mon ami. Mais il se moquait toujours de moi : « Avec tes idées, qu'est-ce que tu vas chercher ? » Alors, j'ai pris l'habitude de ne plus lui en parler, et c'est ça qui a commencé à me détacher de lui.

LE PRÉSIDENT. — Et à vous attacher à Fabiani ?

Edmée MOREL. — Oh ! je savais bien que, pour faire du cinéma, il faut toujours en passer par les volontés de ces messieurs !... Alors, autant lui, que je connaissais, qu'un autre...

Cette effarante notion des nécessités... cinématographiques provoque dans la salle des « mouvements divers ». Une fois de plus, il paraît urgent de débarrasser trop de folles cervelles de cette facile résignation, de ce consentement sans douleur aux exigences masculines...

LE PRÉSIDENT. — Puis, vous avez trouvé naturel, après lui avoir donné votre cœur, comme dans la chanson, de lui porter l'argent de votre ami...

Edmée MOREL. — Mais j'aurais remboursé, monsieur ! Seulement, pour débiter, ça coûte, pas ? Mon ami avait 10.000 francs dans un secrétaire pour s'acheter une voiture. Je pensais que je pourrais les y replacer vite...

Avec ce viatique, Fabiani disparut. Et ce coup d'essai ayant bien préparé son imagination, il recommença ou essaya de recommencer plusieurs fois auprès d'autres femmes le coup de la ressemblance et son rôle d'impresario désintéressé.

C'est ce qui vaudra à Edmée Morel l'indulgence de l'ami dépouillé. Sa déposition mesurée incite le tribunal à la clémence.

Après plaidoiries de M^r Serrero, dont la jeune fougue sait ménager l'habileté, la pseudo Joan Crawford est condamnée à... seize francs d'amende. Trois ans de prison à Fabiani qui saura ainsi comment on arrive à ressembler vraiment aux détenus.

Maggie GUIRAL.



Avec vingt images de l'idole pour servir de repère, elle arrivait, devant le miroir, à se donner le type de la star américaine.

Le "RADIAL-NAIN"

5 LAMPES

fonctionne sur tous les courants alternatifs et continus

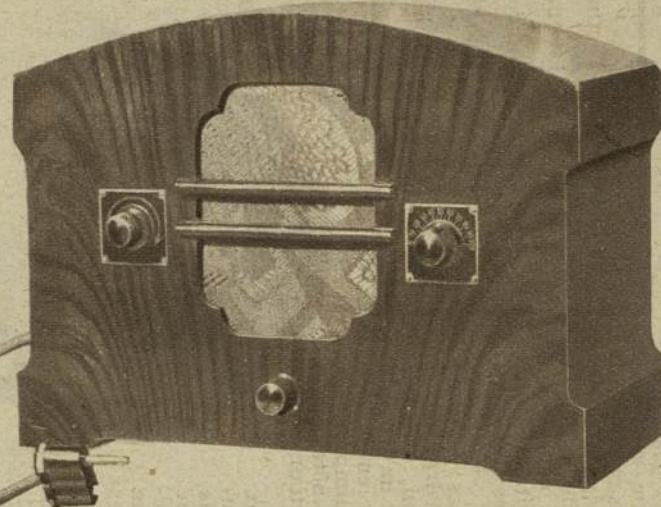
8 JOURS A L'ESSAI

1^{er} VERSEMENT 1 MOIS APRÈS LIVRAISON

Frs 996. payables

83 fr.
par mois

Rien à payer
d'avance



Notre superhét. odyne « Radial-Nain » 5 lampes, vendu avec 1 bon de garantie d'une année, fonctionne sur tous les courants, alternatifs ou continus. Il est luxueusement présenté dans une ébénisterie noyer verni au tampon. Nous attirons votre attention sur le fait que cet appareil est PORTATIF, ce qui est la cause de son grand succès. Dimensions : 30x14x20 cm. Il reçoit sans antenne ni cadre tous les principaux postes européens en P. O. et G. O. Il est également muni d'une prise de pick-up. Son haut parleur électrodynamique est très musical. C'est un poste ayant toutes les qualités : puissance et sélectivité.

Comme tous nos articles, cet appareil vous est livré 8 jours à l'essai. Sur demande nous fournissons, pour le transporter, une valise spéciale en cuir véritable, au prix de frs 72.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL N° 46

BULLETIN DE COMMANDE D. 6

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur à Paris, de m'envoyer un Radial-Nain, au prix de frs 996, que je paierai frs 83 par mois pendant 12 mois, à votre compte de chèques-postaux Paris 979.

Fait à le 193 ..

Nom et prénoms

Signature :

Profession

Domicile

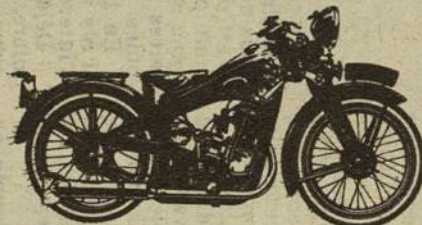
Département Gare

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

Les nouvelles GNOME-RHONE 250 cmc JUNIOR

sont des motos

de GRAND LUXE
au PRIX POPULAIRE
de 2.995 francs



Autres modèles 350 et 500 cmc

-- VENTE A CRÉDIT -- VENTE AVEC REPRISE --

Demandez le catalogue illustré à
GNOME-RHONE, 34, rue de Lisbonne, Paris



JE POSSEDE FORMULE
SCIENTIFIQUE souveraine contre :
chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, etc. ou secs, etc., et activer repousse. L'envoi GRATIS et FRANCO, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Ecrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. Nombreuses attestations admirables. — Sœur HAYDÉE, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.

ÉCOULEMENTS BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE

guéris radicalement et rapidement par

PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire;

évite toutes complications, supprime la douleur.

(Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.

La boîte 16 fr., l' 16 50. La triple boîte, l' 36 20

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remades WOODS, 10, Archer Street (219 TAA), Londres W1

CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES,
POUR TOUTES DIFFICULTÉS.

Consultez le PROFESSEUR DJEMARO, doyen des ASTROLOGUES exerçant en France, qui offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés en leur révélant l'avenir gratuitement.

Quels que soient l'âge la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de L'ASTROLOGIE. Gratuitement le PROF. DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc... Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Des milliers d'attestations sont visibles à ses bureaux.

Pour recevoir sous pli cacheté et discret votre consultation gratuite, écrivez en donnant DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRENOMS (si vous êtes Madame ajoutez nom de demoiselle), et si vous voulez joindre 2 Frs en timbres-poste pour frais d'écritures (Etranger 4 Frs).

PROFESSEUR DJEMARO, Service V T
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)

M^{me} ROSINE Médium Oriental. Reçoit tous les jours
16, r. Baron, 3^e dr. M^{re} Marcadet-Brochant.

LENDEMAIN DE VERDICT



Germaine d'Anglemont, lors de la reconstitution du drame, quitte son appartement de l'avenue du Parc-Monceau.

NE cornette blanche apparut sur le seuil de la bibliothèque : — Germaine Huot, vous vous préparez pour neuf heures... Ainsi l'excellente sœur Léonide abrégée-t-elle, l'autre jour, le rapport qui précisait que Germaine d'Anglemont devait quitter la Petite-Roquette où, depuis treize mois, elle est enfermée, pour aller comparaître devant ses juges. Mais déjà elle rassurait sa prisonnière.

— Soyez bien calme, « mon petit ». Cela se passera bien. Vous verrez.

Le cœur d'une religieuse, et surtout d'une religieuse de la Petite-Roquette, n'est pas celui d'un juré. Elles s'intéressent à leurs détenues comme d'autres sœurs de charité à leurs malades. Ce matin-là — c'était l'autre lundi — la sœur Léonide se préoccupait tout naturellement du visage soucieux que montrait Germaine d'Anglemont, sa bibliothécaire. Germaine revêtait une robe noire ; elle l'avait choisie parmi les plus simples, prenant bien soin que son décolleté se vit à peine. Une nouvelle fois dans sa vie, l'ancienne fiancée du roi de Bavière pensait à mettre bas les armes pour mieux séduire les douze bourgeois à qui elle voulait inspirer de la pitié sans les surprendre. Il en est ainsi pour presque toutes les grandes vedettes féminines des assises. Les religieuses, qui connaissent bien mieux les jurés que nous-mêmes, leur répètent à chaque fois, quand elles ont mérité leur pitié par leur application à l'obéissance, les leçons d'une expérience déjà ancienne. Elles savent que nos prisons, telles qu'elles sont conçues, ne guérissent pas ; elles ont la croyance que l'apaisement du pardon peut modeler les âmes les plus rebelles. Elles essaient souvent, de leur mieux, d'atténuer la justice des hommes dans ce qu'elle a de plus re-

doutable. Sœur Léonide ne se refusait pas à cette œuvre de charité. Même, quand Germaine Huot essaya son chapeau, un « bibi » qu'elle avait voulu un peu vieillot, presque sans art, afin qu'il accusât mieux son visage de veuve, sœur Léonide participa à l'essayage.

— Comme cela. Pas trop sur vos yeux. Un peu en arrière, qu'on vous voie le front. Cela va bien. Vous pouvez descendre. « mon petit ». Ce soir, ce sera pour vous que nous ferons la prière...

— Tout est en ordre, intervint encore Germaine Huot. Voici la liste des livres que, hier, j'ai prêtés. La provision de charbon est faite pour deux jours. J'ai laissé mon sarreau près de mon lit. Faut-il le remettre à la lingère ?...

Ce fut là le banal prologue des assises. Germaine Huot gagna la cour de sortie où les enfants des gardiens jouent, tandis que leurs mères étendent du linge aux fenêtres. Le car cellulaire stationnait déjà. Elle y monta, se laissa enfermer, calant bien ses genoux pour ne pas avoir trop à souffrir des cahots...

Le procès ne nous aura rien appris. Un grand procès n'est souvent qu'un prétexte à une vaste mise en scène. Ce qui est intéressant, c'est ce qui se passe dans la coulisse, ce qui se tait, la lutte des avocats selon qu'ils se ménagent ou qu'ils s'affrontent avec l'arrière pensée de se nuire. A quoi tient une destinée ? A la bonne ou à la mauvaise entente des acteurs d'une comédie où douze bourgeois font, avec la presse, le vrai public.

Ceux qui, par métier ou par ruse, réussissent à pénétrer dans les prisons ne reconnaissent que difficilement leur prisonnière, celle qui se laissait portraitiser pour le *Gotha Galant* ou l'*Almanach de Cythère*. L'audacieuse était devenue timide, la coquette ne se retrouvait plus. On ne découvrirait même rien dans son attitude qui pût rappeler la bibliothécaire encore séduisante de la Petite-Roquette, celle qui arrachait à l'évangélique M^{re} Henri Géraud une exclamation d'admiration et de surprise : — Charmante femme ; charmante femme, vraiment, et si intelligente !...

Ce n'était plus qu'une femme inquiète, sans ressort, inhabile — elle qui savait si bien conquérir — à trouver les mots qu'il fallait dire.

Elle garda le même visage apeuré pendant les deux journées d'audience qui précéderent le verdict. Ce furent les plaidoiries, le réquisitoire : M^r Torrès, incisif et violent, splendide dans son romantisme tempéré. M. Gaudel, sévère, n'atténua son réquisitoire que pour réclamer la peine des travaux forcés contre la coupable. M^r Jean-Charles Legrand, improvisant presque sa plaidoirie, précis, adroit, véhément... Puis, le verdict. Germaine Huot écouta, comme sans les comprendre, les non, les oui que le chef du jury prononçait d'une voix gênée. Peut-être n'essayait-elle pas de comprendre avant de savoir. Un non, un oui revêtent toujours, au soir des assises, un sens que l'accusé n'ose pas toujours soupçonner. Jean-Charles Legrand, qui connaît bien son code, se pencha vers elle, lui murmura : — Deux ans de prison !

Elle eut un mouvement où se traduisirent, en même temps que de la joie, je ne sais quel abat-

tement. Condamnée ! Evidemment, elle n'avait pas l'habitude. Deux ans, c'était le maximum prévu par la loi, mais Jean-Charles Legrand ne s'attendait pas à une plus grande indulgence de la Cour.

Les accusés restent dans leur box tandis que les magistrats délibèrent. Germaine Huot vit venir vers elle son frère aveugle, un autre frère — ses demi-frères —, ses vieilles amies, ses « cousines », comme elle disait, puisque les femmes de parlementaires se donnent entre elles, s'il faut en croire Germaine Huot, toujours ce nom. Elle comprit alors, et alors seulement sans doute, sa chance.

— Deux ans de prison ! Plus que neuf mois ; on va te libérer, chérie.

Un timbre résonna. La Cour rentrait. On entendit : « L'accusée est condamnée... » Jean-Charles Legrand ne s'était pas trompé. Deux ans de prison !

Dans la petite antichambre, attendant à la salle des assises, où les condamnés doivent attendre que les gardes municipaux les cèdent aux inspecteurs de police, qui vont les reconduire à la prison, Germaine Huot, maintenant, s'exaltait pour la première fois depuis deux jours. Comme la petite fille qu'elle avait été autrefois dans les ruelles de Saint-Merri, peut-être... Ce qu'elle disait pouvait signifier, comme après une répétition générale, « cela a bien marché ! ». Les deux gardes municipaux, après l'avoir quittée, rouvrirent la porte, revinrent près d'elle lui dire « au revoir... »

Nous ne commentons pas. Nous citons seulement. Il pouvait être onze heures du soir. Le car cellulaire prit la condamnée. Il réveilla les échos de la Petite-Roquette. Des bruits de voix animèrent bientôt la bibliothèque, où le lit de Germaine Huot est étendu à côté de celui d'une autre détenue. La condamnée racontait son procès, sa surprise. L'aube les trouva éveillées. Germaine d'Anglemont, sous un prétexte, gagna les couloirs, approcha des détenues qui s'en allaient aux corvées, traîna longtemps pendant la récréation.

— Ce que tu as de la chance, ma petite ! On va te donner la « conditionnelle ». Tu vois que ta neuvaine a réussi...

Car les compagnes de Germaine Huot, à la Petite-Roquette, avec qui la prisonnière est généreuse, avaient commencé depuis trois jours déjà une neuvaine en sa faveur, où elles mêlèrent pratique-

ment des supplications à leur propre bénéfice...

Condamnée, Germaine Huot signa le même jour son pourvoi en cassation. Quand Jean-Charles Legrand vint la voir, ce qu'il ne manque pas de faire chaque jour, elle le lui remit, lui adressant en même temps des remerciements qui venaient du cœur.

— Aurai-je la libération conditionnelle ? questionna-t-elle. Ne suis-je pas une bonne prisonnière, bien notée, et qui a le plus grand soin des livres qu'on lui confie ?

Déjà, elle avait oublié le passé, proche, redoutable...

Elle attendra pendant trois mois encore, parmi les prévenues, l'arrêt de la Chambre des pourvois... Et puis ? Il ne lui restera plus que huit mois d'emprisonnement à supporter, huit mois dont on lui donnerait peut-être quitus, comme à toutes les prisonnières, si sa destinée de grande courtisane n'en faisait pas une condamnée célèbre.

Luc DORNAIN.



Après les derniers mois d'emprisonnement qu'elle a encore à purger, à la Petite-Roquette (ci-contre), Germaine d'Anglemont (à gauche) retrouvera-t-elle son ancien prestige ?

LA VILLA D



On savait seulement d'Eleutère Joanou qu'il avait dû faire fortune en Amérique.



Veuve d'un colonel, Mme Liapi fut engagée par Joanou comme femme de chambre.



Sotiris Englezos, à l'hôpital, le front marqué par l'étreinte de la couronne de fer.



Une forme blanche, jetée par dessus le mur, était venue s'écraser sur la route: c'était la petite Hellé Frangou, une apprentie de seize ans, disparue depuis huit jours.

Athènes (de notre correspondant particulier).

NE sonnerie grêle retentit :
— Allo ! Qui est au téléphone ?
— Ici, chef de la Sûreté. Vous-même, qui êtes-vous ?
— Ici, Joanou !... Oui, moi, Joanou, l'homme que vous cherchez. Le coup est régulier et je me rends. Donnez l'ordre à vos gens de rentrer leurs pistolets et de me laisser en paix pour une heure encore. Puis, vous viendrez vous-même me passer les fers. Je vous attendrai. Ne craignez pas le courant de haute tension qui court le long de la grille. Je couperai à temps, soyez tranquille. Oui, je sais, vos deux inspecteurs, hier soir... Tous les deux, les mains brûlées, à l'hôpital. Tant pis pour eux ; ce sont les risques du métier... Maintenant, je me rends. Venez sans crainte. A tout à l'heure.

Avant que M. Evert, chef de la Sûreté Générale d'Athènes, eût eu le temps de répondre, on avait déjà raccroché, à l'autre bout du fil.

Le chef eut un geste d'impatience :

— Il faut en finir une fois pour toutes avec ce sinistre fou. Cela n'a que trop duré. D'autant plus que nous n'en sommes plus aux simples hypothèses. Nous tenons maintenant la preuve matérielle de ses crimes : le cadavre encore chaud de la petite Hellé Frangou, trouvé ce matin devant la porte de sa villa. Allons-y !

— Et où allons-nous, chef ?
— A Psycho, chez le millionnaire Eleutère Joanou. A la villa des tortures...

■ ■ ■

Depuis près d'un an, il se passait des événements vraiment stupéfiants dans cette curieuse villa solitaire de Psycho, banlieue mondaine d'Athènes.

Certes, tout le monde connaissait cette vaste bâtisse, moitié maison de campagne, moitié château-fort moderne, à l'architecture anachronique ; mais peu nombreux étaient ceux qui en avaient franchi le seuil. Deux ou trois hommes et quelques femmes. Des femmes surtout, jeunes pour la plupart, qui venaient la nuit en auto, et que l'on ne voyait pas toujours ressortir... On savait aussi que cette vaste villa, aux volets toujours clos, appartenait à un riche Grec récemment revenu d'Amérique, un certain M. Eleutère Joanou, qui avait eu l'idée saugrenue de faire construire cette extraordinaire et curieuse bâtisse en pleine rase campagne, tout au bout de la route, loin de toute autre maison habitée : absolument isolée.

Ce M. Joanou, d'ailleurs, personne ne le connaissait. On savait seulement qu'il avait fait fortune en Amérique, ou qu'il avait un riche parent en Amérique, dont il recevait de nombreux chèques, plusieurs fois par an, à intervalles réguliers. On savait encore qu'il possédait deux autos, dont une puissante Hispano jaune qui lui servait pour ses visites nocturnes à

Athènes et ses retours précipités à la villa, toujours en compagnie d'une seule femme, jamais la même deux nuits de suite, et que personne cependant ne voyait ressortir le lendemain ni les jours suivants... C'était plus qu'il ne fallait pour éveiller les soupçons des gens curieux, et même de ceux qui ne l'étaient pas.

J'ai sous les yeux quelques curieux rapports de police, allant de mai à juillet 1933, époque où l'on n'avait que de simples doutes, sans plus.

« 12 MAI. — Les habitants de Psycho ne peuvent rien nous dire. Personne n'ose s'approcher de la grille. A nous observé le jardin à la lunette, du haut de la terrasse du docteur T..., le voisin le plus proche. A nous compté six gros chiens de garde, enchaînés tous. « Il » ne doit pas lâcher que pendant la nuit. Quatre bergers allemands et deux énormes danois blancs tachetés de noir. Dans le jardin, qui est vaste, un homme se promène sans discontinuer, du matin au soir. Ce doit être le jardinier sourd-muet qu'on nous a signalé. Tout le côté sud du jardin forme une vaste roseraie de roses blanches. Pas une seule qui soit de couleur autre. Toutes sont blanches : toutes. La maison paraît être inhabitée. Tout y est calme. Rien à signaler de suspect. »

« 4 JUIN. — Avons demandé des explications à ce M. Joanou, au sujet du chemineau qui a failli être électrocuté alors qu'il escaladait le mur de la fameuse villa. Joanou reconnaît avoir fait entourer son domaine d'une triple ceinture de gros fils électriques par où passe un courant de haute tension. Il a le droit, dit-il, de défendre sa propriété comme il l'entend contre les voleurs et les maraudeurs : exemple, la tentative de ce vagabond qui a failli y rester. Joanou nous a recus à la porte grillée de son jardin. Il ne nous a pas dit d'entrer et nous a prié de ne plus le déranger à l'avenir. C'est un homme encore jeune ; pas plus de quarante ans. Il a le regard singulier et la parole dure. Dès que nous avons sonné à sa porte, une multitude de carillons se sont fait entendre de tous côtés : un vrai branle-bas de combat. Joanou s'est présenté à nous entouré de ses chiens qu'il avait fait lâcher et de deux gardes du corps : le sourd-muet et un autre inconnu en qui l'inspecteur Pazinos a reconnu Triakostrias, le forçat évadé que nous recherchons. Il faudrait peut-être un de ces jours pouvoir visiter le jardin ainsi que l'intérieur de la villa. »

« 27 JUIN. — L'esprit se perd en hypothèses... Que signifie donc cette jeune femme que les gens de Joanou jettent dehors, la figure en sang et les habits en lambeaux, et qui refuse de porter plainte, de parler, même ? C'est une jeune prostituée, connue de notre service des mœurs : Mary Lampadaki, dix-neuf ans. On a trouvé sur elle quatre billets de mille et trois mouchoirs fraîchement ensanglantés. Elle se trouve dans un état de grande faiblesse, comme si on l'avait vidée de la moitié de son sang !... »

De juillet à décembre, plus rien. Puis, tout à coup :

« 8 FÉVRIER 1934. — Une idée s'impose brutalement à l'esprit : cette villa est un lieu de BOUCHERIE HUMAINE. Depuis huit jours, nous sommes tous à l'affût. Sur six femmes entrées là, une seule est ressortie — et qui refuse, elle aussi, de parler. Que sont devenues les autres ? Il nous faut absolument savoir. Le Parquet ne peut plus nous refuser l'ordre de perquisition que nous attendons. Tant pis si ce Joanou est puissant en haut lieu. C'est un ASSASSIN DE FEMMES ; nous le prouverons. »

Enfin, l'ordre de perquisition est donné. La police encercle le domaine. Joanou refuse de laisser entrer. Il lâche ses chiens et renforce le courant électrique de ses grilles. Les deux premiers inspecteurs qui essaient d'escalader le mur ont les mains et le visage affreusement brûlés. Des coups de feu partent de l'intérieur du jardin et les balles sifflent aux oreilles des policiers.

Malgré la nuit venue, le siège de la villa continue. Il faisait clair ; la lune donnait. Un peu après minuit, une forme blanche est jetée de l'intérieur, par-dessus le mur, et vient s'écraser sur la route. C'est le corps inanimé d'une toute jeune fille, une enfant presque. Elle n'a aucune blessure apparente, mais elle a déjà cessé de vivre. A l'aube, on l'identifie. C'est la petite Hellé Frangou, seize ans, apprentie modiste disparue depuis une semaine environ et que ses parents recherchaient en vain de tous côtés.

Cette fois, on tenait le misérable. Ordre est donné de forcer son repaire, coûte que coûte. Alors, se voyant découvert, Joanou accepte son sort. De sa maison bloquée, il téléphone directement au chef de la Sûreté : il se rend. Enfin, on va savoir.

■ ■ ■

— Joanou, vous reconnaissez cette femme ?

— Oui... C'est-à-dire, je ne comprends pas comment elle peut se trouver ici. Je la croyais...

— Morte, n'est-ce pas ? Eleutère Joanou, je vous inculpe d'assassinat sur la personne d'Hellé Frangou et de tentative d'assassinat, séquestration et sévices graves sur la personne de Mme Maria Liapi, ici présente.

— Ça va !... Qu'a-t-elle à dire contre moi ? Qu'elle parle. Pourquoi ne parle-t-elle pas ?

— Vous savez fort bien que cela est impossible, Joanou. Vous savez que cette femme est démente, et que sa démente est due à vos abominables sévices. Celle-ci est muette et ne vous accusera pas, pour le moment. Mais une autre a parlé : Mary Lampadaki, la petite prostituée, celle à qui vous achetez son sang mille drachmes les dix gouttes. Sa déposition suffit à vous envoyer au bagne pour la vie.

■ ■ ■

Les ténèbres qui pesaient sur la villa d'Eleutère Joanou, le millionnaire sadique et tortionnaire, venaient de se dissiper.

Le 24 juin, à neuf heures du soir, la fille soumise, Mary Lampadaki, sortait du jardin du Zappeion, lorsqu'une auto jaune s'arrêta net devant elle, rasant le trottoir. De sa place, au volant, un homme lui fit signe :

— Viens, monte ! Ce sera mille drachmes pour la nuit...

Dix minutes après, l'auto entra dans le jardin de la villa et la grille se referma silencieusement.

Les fenêtres du premier s'éclairaient soudain d'une lumière crue et, sur un ordre du maître, on lâcha les chiens. Une main dans l'ombre appuya sur un levier. Une longue étincelle verte glissa le long du pylône, puis courut autour du jardin, sur le faite du mur, tel un énorme serpent lumineux dans la nuit. La maison du malheur était isolée du reste du monde. Et l'on n'entendait plus que les aboiements furieux des chiens, couvrant — comme si on les

La petite femme de chambre Kyriakoula devint folle, après tout ce qu'elle avait vu dans cette maison de l'épouvante.



avait dressés — d'autre hurlements de douleur, ceux-là, et des cris au secours, désespérés mais inutiles...

Dans une immense salle éclairée d'une lumière livide, sur un divan de satin noir aux riches broderies, deux hommes tenaient une femme hurlante, la gorge nue, mains et pieds immobilisés sous leur brutale étreinte. Un troisième, penché sur elle, le visage blême et le regard halluciné, s'efforçait de recueillir dans de minuscules verres à ventouses, qu'il avait collés de force sur les seins taillés de sa victime, le plus de sang possible. Puis, l'odieuse torture achevée, il renvoyait ses gens et payait sa victime — et la payait bien. Mille drachmes pour dix gouttes de sang. Mary Lampadaki, la prostituée, de qui l'instruction tenait ces effrayants détails, vit ensuite son étrange bourreau verser le sang fraîchement recueilli dans une large coupe de cristal aux trois-quarts pleine : l'« achat » de deux ou trois jours !...

Pour arroser les roses blanches de son jardin, il fallait à Eleutère Joanou une coupe pleine de sang vivant de femme, TOUTES LES TROIS JOURS.

■ ■ ■

C'est grâce à une empreinte digitale relevée sur la poignée d'un curieux petit arrosoir en aluminium, trouvé dans un placard de la chambre à coucher, qu'on a pu confondre Joanou, qui, jusque-là, opposait à l'accusation les démentis les plus catégoriques. Il avait bien reconnu ses étranges procédés de prises de sang sur ses « invitées » (sic) d'une nuit, mais il assurait que c'était surtout « à des expériences d'ordre purement scientifique » qu'il se livrait ainsi. Il avait besoin, disait-il, de quelques gouttes de sang « pour ses recherches sur le bacille du cancer » !... Après la découverte des empreintes digitales, il fut forcé de s'expliquer sur « l'arrosage ». A partir de ce moment, on le tenait.

De nouvelles victimes se présentèrent l'une après l'autre et l'accusèrent. « Il » était en prison et toutes ces femmes qu'il avait martyrisées ne le craignaient plus. Voici Biblio Stathouli, Panagiota Manzari, Frosso Nicolaïdi, une jeune sportive, championne de course à pied, pleine de vie et de jeunesse, avant de devenir une loque humaine entre les mains de l'immonde satyre. Par cette dernière, on a su qu'il y a une autre démente encore dans cette histoire démoniaque : la petite femme de chambre Kyriakoula, devenue folle de tout ce qu'elle avait vu se passer dans l'épouvantable maison. Elle est depuis six mois en traitement à l'asile d'aliénés de Dafni.

Depuis, on a pu interroger aussi Mme Liapi, une autre victime du millionnaire sadique, qu'une crise de neurasthénie suraiguë avait ébranlée pour un moment, mais que les médecins ont guérie depuis. C'est certainement elle qui enverra Joanou au bagne.

L'homme de la villa ne racolait pas toutes ses victimes sur le trottoir. Il employait assez volontiers le coup d'« embauchage de domestiques ». On a pu retrouver la trace du passage d'une cinquantaine de bonnes, de femmes de ménage et de cuisinières dans la sinistre maison de Psycho, en moins de six mois : presque une tous les quatre jours ! Juste le temps de « prélever » leur sang et de les mettre à la porte ensuite. Sur ces cinquante femmes, toutes jeunes et presque toutes jolies (car Joanou les choisissait lui-même dans les divers bureaux de placement auxquels il s'adressait), pas une

Vigoureuse et sportive, Frosso Nicolaïdi (ci-contre, à droite) devint une vraie loque entre les mains de l'immonde satyre.

Un soir, comme elle sortait des jardins du Zappeion, Mary Lampadaki fut accostée par Joanou qui l'emmena dans son auto jaune

TORTURES



Chaque jour, cet hallucinant sadique prélevait des gouttes de sang, sur des femmes généralement jeunes et jolies, pour en arroser ses parterres de roses blanches.

ne porta plainte. Le millionnaire savait rétribuer grassement leurs « services », et les terroriser au besoin. Ce n'est qu'après l'arrestation de leur bourreau qu'elles se firent connaître. Avant, elles n'osaient pas. « Personne ne nous aurait cru », dit au juge d'instruction la petite Biblio Stathouli, dix-huit ans, femme de chambre. Et elle avait raison, cette pauvre fille. Pensez donc ! Ce M. Joanou, millionnaire et philanthrope — j'ai peut-être oublié de vous dire qu'il avait fait bâtir, de ses deniers, une église dans le village voisin, — qui aurait pu croire les mensonges de ses boniches congédiées ? Et elles se taisaient bien sagement, après s'être fait vider de leur sang et avoir empoché leurs billets de mille. Pas Mme Liapi, pourtant.

Veuve d'un colonel tué en Asie-Mineure, en 1922, Mme Maria Liapi se fit engager par Joanou pour tenir le ménage de sa maison. Elle appartenait au meilleur monde d'Athènes et était une femme fort élégante et même jolie, malgré ses quarante ans sonnés. Dès son arrivée à la villa, Joanou lui fit ses « propositions » : trois mille drachmes pour trente gouttes de sang. Et il ajouta :

— Vous êtes mieux en chair que les autres, qui sont trop jeunes, et vous pouvez mieux « rendre ». Trente gouttes pour vous, ce n'est rien. Demain, nous recommencerons.

La pauvre femme, épouvantée, voulut fuir. L'homme ferma les portes à clef et tira deux pistolets de dessous son oreiller. Elle cria. Alors, le monstre la jeta par terre, lui déchira robe et chemise, et, le canon de son arme contre sa peau, lui taillada le dos à coups de rasoir. Les chiens se mirent à aboyer dans le jardin, comme toujours, et les deux valets (le sourd-muet et le forçat évadé) s'attelèrent à la besogne. Elle pouvait toujours hurler... Cette nuit-là, Joanou eut sa part de sang. Le lendemain matin, avant de descendre dans son jardin, son petit arrosoir en aluminium à la main, il voulut payer sa victime avant de la congédier — comme pour les autres. Naturellement, celle-ci refusa l'argent et lui déclara même qu'elle porterait plainte. Joanou fit un signe. Stavros, le colosse sourd-muet, prit la malheureuse à bras-le-corps et la jeta dans une sorte d'armoire étroite, bâtie dans l'épaisseur du mur. La prisonnière entendit la clef tourner dans la serrure, puis les deux hommes qui s'éloignaient en s'esclaffant.

— Je n'oublierai de toute ma vie, dira-t-elle plus tard dans sa déposition, le rire atroce du sourd-muet : une sorte de grognement et de glapissement à la fois, qui vous donnait la chair de poule !...

Dans la nuit, Joanou vint lui ouvrir et lui dit :

— Qui n'est pas bon avec moi est puni. Venez !...

Il la conduisit dans le salon, devant un grand portrait en pied, représentant un seigneur de l'avant-dernier siècle, portant perruque blanche et habillé de soie écarlate.

— C'est le portrait du marquis de Sade, mon maître. Tout ce que je possède lui appartient. C'est pour lui que je prépare les roses blanches de mon jardin. Comprenez-vous, maintenant, vous qui êtes une femme du grand monde ? La roseraie du marquis de Sade !... Il me faut

encore trente gouttes de sang cette nuit. Allons !...

Je n'invente rien. Le dossier qui relate ces faits porte le n° 4735 et se trouve entre les mains de M. Dotoratos, juge d'instruction près le Tribunal civil d'Athènes.

Sentant sa vie en danger entre les mains de ce fou, la malheureuse Mme Liapi se jeta à ses pieds en implorant pitié. Joanou fut inflexible. Il eut de nouveau ses trente gouttes de sang. Mais, comme elle mordit son bourreau à la main, Maria Liapi fut traînée à la cave et jetée toute nue dans une fosse pleine d'excréments, où on la laissa toute la nuit. A l'aube, le sourd-muet vint la tirer de là, à demi évanouie, et la viola dans l'état répugnant où elle se trouvait. C'est à la suite de ces violences abjectes que la pauvre femme perdit la raison. Elle ne devait la recouvrer que quelque temps après l'arrestation de Joanou et de ses complices : huit mois entiers après l'horrible nuit.

On n'a rien pu tirer de la vieille Katinko, bonne à tout faire dans cette maison de l'épouvante, et femme de confiance du fou. Elle ne sait rien, la vieille sorcière, de tout ce qui se passait là-haut. Elle ne tarit pas sur les bontés de son maître pour « les petites » qui venaient le voir et auxquelles « il offrait de très beaux bijoux ». On a su, en effet, que Joanou commençait toujours par faire admirer à ses victimes ses superbes collections de colliers de perles, de bagues et de broches en diamant, qui lui servaient à les éblouir, avant « l'opération ». Mais ça finissait toujours par la prise de sang. De ce dernier « divertissement », Katinko ne savait naturellement rien. Rien non plus de cette jeune institutrice qui fut admise d'urgence à l'hôpital dans un état de faiblesse extrême, le corps vide de son sang. Cela coûta à Joanou six mois de clinique à ses frais — puis on n'entendit plus parler de l'institutrice. Pas plus que de la petite Katerinola, une gosse de seize ans, qui s'en va de la poitrine au sanatorium de Pentélie, et qui n'a jamais voulu porter plainte. C'est par elle cependant qu'on a enfin su ce que faisait Joanou de son champ de roses. La petite poitrinaire l'a vu, une nuit, se vautrer dans son immense roseraie, à plat ventre par terre, la tête enfouie dans les fleurs, puis se relever, la figure et la bouche barbouillées de sang.

Enfin, sa dernière victime. Celle qui lui vaudra peut-être l'échafaud. La petite Hellé Frangou, dont le cadavre encore chaud fut trouvé devant l'entrée de la villa.

Sotiris Englezos, le chauffeur du monstre, voulut sauver la pauvre enfant, alors qu'on en était à la cinquième prise de sang... Il se jeta sur les deux « aides » et essaya de libérer la petite victime. Il fut maîtrisé en un tour de main et on lui passa la « couronne de fer », pour le punir. Sa tête faillit éclater et le sang gicla sur son visage. Au cours de la nuit, et pendant que la police, enfin alertée, encerclait la villa, la petite Hellé succomba des suites de son hémorragie. On jeta son cadavre par-dessus le mur, sur la route, et c'est là que le trouvèrent les policiers, le lendemain matin. Englezos est encore à l'hôpital, hors de danger, heureusement. Ce sera le témoin le plus important de l'accusation, le jour des assises.

A moins qu'Eleuthère Joanou, le millionnaire, n'aille échouer au cabanon.

J.-P. ARGOS.

Le répugnant jardinier sourd-muet Stavros (ci-dessous) qui, au moment où commençait le supplice, faisait aboyer les chiens et déclenchait le courant à haute tension qui isolait la villa (ci-contre)





La meurtrière, M^{me} Serrallegrì.

L'EXECUTION

Metz (de notre correspondant particulier).

UL ne s'était douté, lorsque, en 1927, arrivant d'Italie, les Serrallegrì vinrent s'installer à Dornot, près d'Ars-sur-Moselle, qu'un jour ce coin tranquille de la Lorraine servirait de décor à l'une de ces tragédies paysannes qui semblent ne devoir s'exécuter que dans les pays passionnés où les esprits sont surchauffés par le soleil du Midi et les vins trop généreux.

Serrallegrì se montrait amateur des vins de la Moselle. Souvent, il rentrait ivre à la maison, mais son ivresse était douce. Jusqu'au jour où il s'aperçut que sa femme le trompait. Il en conçut un réel chagrin. Il crut que le vin contiendrait, pour lui, des facultés d'oubli. Il but pour oublier, mais la douleur, la honte de cette trahison étaient plus fortes que son ivresse. Plus il cherchait à noyer son chagrin, plus son chagrin s'accrochait à lui.

Alors, en regagnant la maison qui avait abrité, durant quelques mois, un bonheur et des espoirs tout neufs, il battait sa femme. Celle-ci, du fond de sa haine, décida de se libérer. Le 8 septembre, elle se rendit à Metz pour acheter un revolver. L'armurier refusa de le lui vendre. Ce n'est que le 15 qu'il finit par consentir à lui céder l'arme.

Le 17 septembre, profitant de ce que son mari était au cabaret et sa fille à la messe, elle descendit à la cave et essaya son browning, en tirant contre la porte.

Le même soir, elle tua son mari, alors que, succombant au sommeil et à l'ivresse, il venait de s'endormir. Puis, sans frémir, elle vêtit le cadavre, des pieds à la tête, retourna les poches pour faire croire à un crime de rumeur, chargea le corps dans une hotte et, à travers la nuit, se rendit dans une vigne où elle le déposa.

Mais, deux jours plus tard, devant des linges ensanglantés que les enquêteurs, en perquisitionnant, avaient découverts au fond d'un puits, elle avoua.

La meurtrière vient de passer devant les assises de la Moselle, où elle a été condamnée à dix ans de travaux forcés.

G. B.



Serrallegrì rentrait souvent chez lui en proie à l'ivresse.



Sa femme le tua et alla déposer le cadavre dans un champ.

FAITS DIVERS

LE SECRET DU GARDE

Benfeld (de notre correspondant particulier).

À soupe, déjà, fumait sur la table. Mme Muringer, inquiète, tourna son regard vers la porte. Sur sa chaise, le gamin — il avait deux ans — s'agitait et cria :

— Papa ! Papa !...

La porte s'ouvrit. Mais ce ne fut pas Muringer qui entra. Un voisin se tenait sur le seuil. Il regarda la femme et une larme roula sur sa joue.

— Qu'y a-t-il ? Il est arrivé un malheur à Emile ?

Le voisin balbutia quelques mots incompréhensibles.

La pauvre femme s'effondra en pleurant et les enfants comprirent que la mort avait passé sur la maison.

Mme Muringer s'en fut rapidement avec le paysan. Les deux enfants restèrent seuls sur le pas de la porte et, longtemps, ils appelèrent dans la nuit :

— Papa ! Papa !

■ ■ ■

Dans un champ fraîchement labouré, Emile Muringer gisait, couché sur le dos. Il avait la face crispée. Un léger filet de sang marbra la joue droite. L'épaule droite était déchiquetée par un coup de feu. Déjà, la mort avait commencé son œuvre, creusé les yeux, pâli le visage, raidi les membres.

Mme Muringer s'agenouilla dans la nuit que trouait de taches jaunes la lumière des lanternes et se mit à prier à haute voix.

Soudain, les paysans rassemblés autour du cadavre se dressèrent, angois-

Au retour de la forêt de Rossfeld (ci-dessous), la victime (ci-contre) et son meurtrier s'attardèrent à la buvette.



Depuis la rixe fatale, le vieux Dreyfuss, hébété, garde le lit.

sés. Dans la nuit, un râle montait, tout proche. Au fond d'un fossé, on découvrit le garde-chasse Dreyfuss. Il semblait plus mort que vif, et comme enlisé dans le sol boueux. Près de lui, son fusil gisait, à demi-enfoncé dans la terre.

On l'interrogea. Il ne put parler. On le transporta aussitôt dans sa demeure et ce n'est que le lendemain qu'il put faire aux enquêteurs son récit tragique.

■ ■ ■

Dans la forêt proche du village de Rossfeld avait eu lieu une vente de coupe de bois. A l'issue des opérations commerciales, quelques paysans s'étaient attardés à la buvette.

On trinquait. Les esprits s'échauffaient. A la nuit tombante, on décida de regagner le village. Muringer et Dreyfuss partirent les derniers. En chemin, on parla de chasse, puis de braconnage. Muringer éclata de rire !

— Ah ! nous avons mangé, les copains et moi, plus d'un lièvre braconné. Tu ne vauds rien, mon vieux Dreyfuss, comme garde-chasse. Tu ne connais rien aux trucs des bracon-

Dans un champ fraîchement labouré, gisait Emile Muringer.

niers. Aussi, quand il s'agira de ta succession, c'est moi qui poserais ma candidature...

Dreyfuss parut vexé. La discussion s'envenima. Les deux hommes approchaient du village. Soudain...

Arrivé à ce point de son récit, le garde-chasse se tut. Il fallut le presser de questions.

— Que se passa-t-il, alors ?

Le vieux parut se décider : — Nous avions un peu bu. A cent mètres du village, Muringer m'a poussé brusquement. Je suis tombé à terre. L'autre s'est penché sur moi et m'a dit : « Maintenant, il faut que tu crèves; je vais te tuer ! » J'ai cherché à me défendre. Je croyais qu'il plaisantait. Mais il essaya de m'arracher mon fusil que je portais en bandouillère. L'arme était posée sur le sol. Muringer la prit par le canon et tira dessus. Il y eut une détonation.

Et le vieux interrompit son récit et se tut un instant.

— Je ne me rappelle plus..., finit-il par soupirer.

■ ■ ■

Le vieux Dreyfuss avait-il dit la vérité ? Sur le cadavre de Muringer, on releva les traces de lutte. Le mort portait des ecchymoses au cou.

Et, toujours malade, le garde interrogé de nouveau, clôt ses lèvres sur son dramatique secret.

A. S.



Maria Antoniadan et Catherine.

LA MARATRE

Alexandrie (de notre correspondant particulier).

MARIA CLONATOU, la fidèle servante de M. Jacovidis, recut le dernier soupir de son maître, l'ensevelit et l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure.

Puis elle se rendit chez le notaire. Elle espérait bien hériter d'une partie des biens du vieux négociant grec. Elle l'avait soigné avec dévouement, poussant la fidélité jusqu'à se soumettre à ses caprices. La petite Catherine, qui allait sur ses onze ans, n'était-elle pas le fruit de leurs amours ?

La fillette, jusqu'à ce jour, avait été élevée comme un enfant de riche. Elle avait reçu maints cadeaux de son père qui se montrait fier de cette enfant si précoce et si jolie.

Les espoirs de Maria Clonatou ne furent pas déçus. Le défunt laissait une petite fortune à la fillette, fortune que la mère devait gérer jusqu'à la majorité de l'héritière.

Ce fut un beau jour pour l'ancienne domestique de Jacovidis. Elle décida de mener alors la grande vie, de ne se priver de rien. Et, dans le logement qu'elle avait pris, au village de Sidi Gaber, les nuits d'orgie se succédèrent.

Mais les amants qui venaient voir Maria Clonatou furent bientôt séduits par la grâce frêle de l'enfant. La marâtre comprit quel profit elle pourrait tirer des désirs malsains qui hantaient l'esprit et la chair de ces vieillards excités.

Catherine, fille du riche négociant Jacovidis, connu, à onze ans, l'ignoble existence des prostituées.

Les clients affluaient à Sidi Gaber, si bien que Maria, qui se frottait les mains de satisfaction et en tassait au fond d'un coffre les piles d'écus, décidait d'adopter une compagne à sa fille. Elle jeta son dévolu sur la belle Maria Antoniadan, qui voulait vivre sa vie et qui s'était habillée en homme pour dépitier la police.

Mais le « bimbachi » Florio, qui recherchait la fugitive, découvrit par la même occasion l'ignoble métier que faisait Maria Clonatou et mit fin aux agissements de la marâtre.

M. L.

LE CALVAIRE D'UNE FEMME



Marie Dujard prit pour compagnon le tuilier Jean-Etienne.

Bordeaux (de notre correspondant particulier).

LORSQUE Marie Dujard avait quitté son premier mari, tout le monde, à Carcos, lui avait donné raison. Ce n'était plus une vie pour elle, jeune et charmante, de subir les brutalités, les caprices odieux ou bouffons d'un dément.

Mais ce qu'on ne comprit pas lorsqu'elle voulut refaire sa vie, c'est qu'elle eût choisi, pour compagnon, un ivrogne invétéré et un jaloux comme le tuilier Jean-Etienne.

Et, de nouveau, la vie devint pour elle un rude calvaire de tous les jours. La pauvre femme, qui avait pensé retrouver le bonheur, devint plus triste et plus lasse encore.

Le tuilier, son travail fini, hantait les bistrotts et rentrait ivre chaque soir ; et chaque soir Marie recevait sa ration quotidienne de coups et d'injures.

Mais, une fois, dans un sursaut d'une énergie oubliée depuis longtemps, elle prit une soudaine résolution. Il fallait fuir. Aujourd'hui comme jadis, il fallait tenter de retrouver un peu de joie et de lumière. Elle ouvrit les armoires toutes grandes, aligna sur la table le maigre trousseau : les robes soigneusement reprises, le linge d'une blancheur impeccable. Elle prit avec elle les quelques bijoux qui lui rappelaient chacun une heure, une minute de bonheur. Ils n'étaient pas nombreux.

Dans la maison du drame (ci-dessous), où chaque porte avait été soigneusement verrouillée, on ne découvrit plus que deux cadavres.



Tout cela, il fallait l'enfermer dans une valise et fuir en laissant la maison vide.

C'est alors que Jean Etienne entra. Du seuil, il comprit, et une lueur de férocité brilla dans ses yeux d'ivrogne. Il referma la porte, tourna la clé et jeta celle-ci dans les cendres du foyer.

Marie Dujard sentit qu'elle était parvenue au sommet de son calvaire.

Dans la maison, où chaque porte avait été soigneusement verrouillée, on découvrit, le lendemain, deux cadavres. Marie Dujard avait été égorgée par son bourreau. Puis l'ivrogne avait fabriqué, avec son fusil et de la ficelle, une sorte de machine infernale pour se fusiller à bout portant.

L. P.



Maria Clonatou (ci-dessus) n'hésita pas à prostituer sa fille.



Les agents d'Alexandrie recherchaient la belle Antoniadan.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 73.402 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevet, C. A. P., Professorats.

Broch. 73.410 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 73.413 : Carrières administratives.

Broch. 73.421 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 73.427 : Emplois réservés.

Broch. 73.430 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 73.439 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 73.444 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 73.451 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 73.454 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 73.465 : Marine marchande.

Broch. 73.468 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 73.475 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, reliure d'art, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 73.479 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modiste, représentante, lingère, brodeuse, coupe pour hommes, coupeuses, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 73.484 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 73.492 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 73.495 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Offre désintéressée — On nous écrit :
J'ai obtenu **UNE BELLE POITRINE EN 8 JOURS**

J'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement, sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas).
Il sera répondu à toutes les lettres. Envoi discret sous pli fermé.

Écrire en citant ce Journal à
Madame A. VIVIAN 57, Rue Lafayette, Par's

LA BAGUE HYPNOTIQUE LALOY

Bijou talisman de chance, de succès. Permet à tous de vaincre la timidité, se débarrasser des mauvaises habitudes, développer la volonté. Prix : 22 francs. Écrire : L'Initiateur, Magnétisme-Astrologie, à Viesly (Nord).

39 FR.
RÉGULATEUR DE PRÉCISION
du **'TRAVAIL'**
Spécialement étudié et fabriqué pour toutes les professions exigeant un gros effort physique.
En métal chromé 39 Fr.
En métal KOMLOR 59 Fr.
Métal inaltérable, imitant l'or à s'y méprendre
Envoi contre remboursement
Garanti 10 Ans sur Bulletin spécial
Echange admis
EVJMS MORTEAU
près BESANCON (Doubs)
Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

Ce que toutes les jeunes filles doivent savoir avant de se marier
envoyez 25frs. et vous recevrez un superbe volume illustré franco, sous pli recommandé
Laloy (Service E) 92 rue de la Victoire Paris

MÉNAGÈRE 37 PIÈCES
SUR TOUTES LES TABLES du Luxe à peu de Frais
12 cuillères — 12 cuillères à café
12 fourchettes — 1 louche
Modèle Luxe... 49 F.
Grand Luxe... 59 F.
SIMOMETAL
remplace l'argent
n'a pas d'inconvénient
Inoxydable
PRIME GRATUITE à tout acheteur
1 LOUCHE PENDULETTE DE CUISINE Garantie 5 Ans
Chèques Postaux 312-45 Dijon
Envoi contre remboursement
EVJTIMOS — MORTEAU (Doubs)
Echange admis
Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal s'adresser à :
NEO-PUBLICITE, 35, rue Madame, Paris (VI)
Tél. : LIT. 32-11

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED »

VOTRE VIE est un VRAI ROMAN

dont le dénouement sera très HEUREUX
SI VOUS SAVEZ PROFITER de ces 3 exemples



Pierre C. fils d'un gros industriel de Lille, achète des fleurs pour les offrir à une riche héritière qu'il courtise.

Ninette, la jolie marchande de fleurs n'a pas osé ou su lui faire comprendre qu'elle l'aimait.

Elle décide de confier ses peines à la même personne qui a si bien conseillé et aidé son amie Jeanne.

Un mois après, ce n'est plus la riche héritière, mais Ninette qui recevait les hommages de Pierre C. avec sa demande en mariage.

Et Pierre emporta bien tôt vers le bonheur la petite fleuriste qui avait su (mais comment ?) lui faire comprendre et partager son amour.



Restée seule avec deux enfants à la mort de son mari, Berthe M. minée par le chagrin vit bientôt sa santé s'altérer, et un jour...



... on la trouva évanouie à son travail. Elle perdit ainsi son emploi ce qui augmenta sa neurasthénie.



Une amie lui conseilla d'écrire à une personne qui lui donnerait assistance et lui tendrait une main secourable.



En effet, quelque temps après, Berthe M. avait retrouvé avec sa vigueur d'autrefois, un emploi bien rétribué.



Six mois après : Promenade à bicyclette le dimanche avec les enfants. Berthe M. est parfaitement heureuse.



Paul B. et Jeanne F. avaient fait un mariage d'amour. Dans un grenier qu'on est bien à 20 ans ! Or Jeanne était non seulement jolie...



... mais très coquette et Paul se désolait de ne pouvoir lui acheter ce qu'elle désirait. D'où des disputes fréquentes...



Jusqu'au jour où Paul ayant lu dans son journal un moyen d'améliorer son avenir s'empressa d'écrire à l'adresse indiquée...



... et eut en effet quelque temps après, la grande joie d'annoncer à Jeanne qu'il venait d'obtenir une situation superbe.



... qui leur permit, au bout d'un an, d'acheter une voiture et de louer une coquette villa où une chambre est réservée au bébé attendu.

Ces trois exemples vécus et très différents montrent comment la Science Astrologique permet à chacun, grâce aux révélations qu'elle donne sur l'avenir, de conduire sa propre destinée vers le but désiré. Malheureusement, bien peu de savants sur terre peuvent prétendre la connaître suffisamment à fond pour en retirer tous les enseignements précieux. C'est pour défendre la vraie Science Astrologique contre ses trop nombreux faux disciples que le Professeur SIRMA a décidé d'envoyer un horoscope personnellement étudié par lui à toute personne qui lui en fera la demande.



Vous n'avez qu'à découper le bon ci-dessous et à l'envoyer sous enveloppe à l'adresse indiquée, en même temps qu'une feuille de papier sur laquelle vous écrirez très lisiblement et de votre propre main vos nom, prénoms, adresse et date de naissance. Vous recevrez de façon discrète une étude personnelle sur votre vie. Si vous le voulez vous pouvez joindre 1 franc en timbres-poste pour frais d'envoi.

Un dernier conseil : ne lâchez pas ce journal sans avoir découpé le bon ci-contre. Surtout n'attendez pas, la chance frappe aujourd'hui à votre porte en vous mettant cette annonce sous les yeux. Demain il sera peut-être trop tard.

BON POUR UN HOROSCOPE GRATUIT
à découper et à envoyer à l'adresse suivante :
Professeur N. SIRMA
(Service 12) rue Guillaumot, N° 3
PARIS (12^e)

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES
ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Cou... cou!...
La Joie de vos Enfants
30 FR.
Garanti 5 ans
Envoi contre Remboursement
Echange admis
Coucou chantant. 40 fr.
COUCOU EV LYNDY MORTEAU (Doubs)
Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABO-RATOIRE DE PROVENCE, H. à Marseille.
Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :
M^{ME} PAULETTE D'ALTY
Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.
SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE
14, rue de Turin, Paris (M^e gare St-Lazare). Tél. : ...

ÉCRIREZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI).

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ
On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS**
(sans rien absorber)
J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé.
Écrire en citant ce Journal à
Madame A. MIRANDE
75, Rue Lafayette, PARIS

Mesdames!
Deux produits indispensables pour la beauté de vos yeux.
NATCHAO
LA SÈVE NATCHAO
Fait pousser les cils
Résultats merveilleux
La boîte 13 fr. Franco c/mandat 14.50

LE COSMÉTIQUE NATCHAO
pour courber et fixer les cils
NE PIQUE PAS
La boîte 12 fr. Franco c/mandat 13.50
4 nuances : noir, brun, châtain, bleu noir
En vente :
PARFUMS DE SYLVIE
164, Rue du Fg-Saint-Honoré, PARIS

M^{ME} TAMARA sujet russe infatigable ! Tarots, l. d. l. main. T. l. j., 9 h. 30 à 7 h., depuis 10 fr. 60, r. du Cherche-Midi, 2^e ét., esc. B, Paris (6^e).

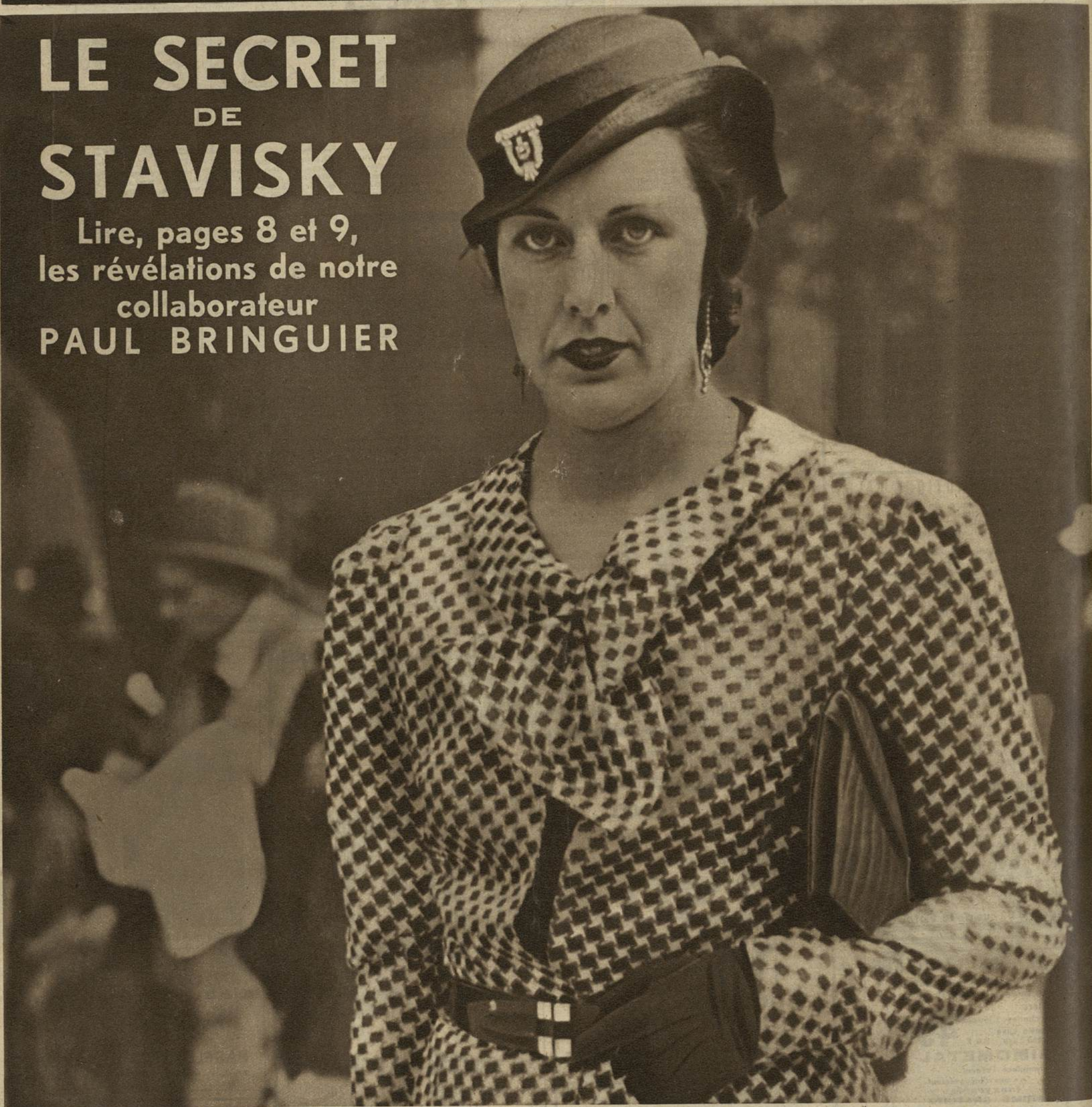
ROUGE A LÈVRES CARÈGE
ÉVITE TOUS LES INCONVÉNIENTS DES FARDS GRAS
Il conserve aux lèvres un aspect NATUREL
Il résiste à tous les contacts
Ineffaçable, il est garanti inoffensif
UNE APPLICATION PAR JOUR SUFFIT
Le tube nickelé... 10. "
Franco contre mandat... 11.50
Grand teint
Jamais ne déteint
4 Nuances : Clair, Vil, Moyen, Foncé
EN VENTE :
PARFUMERIE DE SYLVIE
164, r. du Fg St-Honoré, Paris

SUFEDA PÉDICURE DE RENOMMÉE MONDIALE
Soins remarquables
Succès assuré
chez **BOUET**, coiffeur
15, Place de la Madeleine
Téléphone : ANJOU 30-60

DÉTECTIVE

LE SECRET DE STAVISKY

Lire, pages 8 et 9,
les révélations de notre
collaborateur
PAUL BRINGUIER



La femme de Stavisky, instigatrice sentimentale, n'explique pas le rayonnement subit de l'escroc. Un homme mystérieux, géomètre des affaires, a conçu et guidé la prodigieuse escroquerie.

AU SOMMAIRE { Fâcheuse ressemblance, par Maggie Guiral. — Lendemain de verdict, par Luc Dornain.
DE CE NUMÉRO { La villa des tortures, par J.-P. Argos. — Le secret du garde, par A. S. — Le calvaire d'une femme, par L. P.